

# INTERVIEW EXCLUSIVE

## «SI POUTINE NE VIENT PAS EN TURQUIE, ÇA RESSEMBLERA À UNE DÉFAITE TOTALE POUR LUI» VOLODYMYR ZELENSKY

# Libération



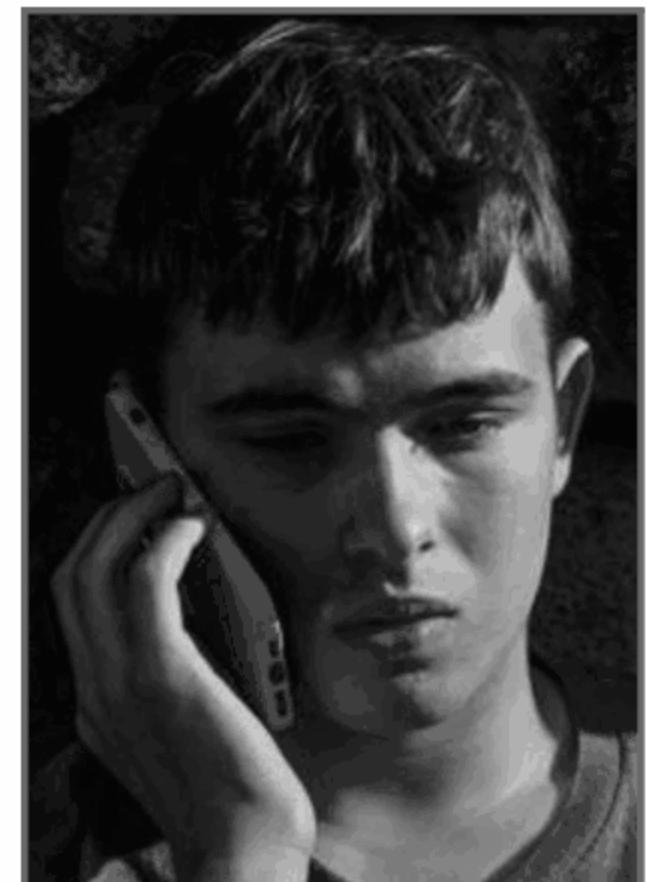
Volodymyr Zelensky, mardi à Kyiv. PHOTO JEDRZEJ NOWICKI



STÉPHANE LAGOUTTE MYOP

**Sur TF1,  
Macron  
souffle  
le show  
et le froid**

PAGES 8-9



LES FILMS DE PIERRE

**CANNES /**  
**«Enzo».**  
**l'envoi  
posthume  
de Laurent  
Cantet**

6 PAGES FESTIVAL

Recueilli par  
**VERONIKA DORMAN**  
 Envoyée spéciale à Kyiv  
 et **KRISTINA BERDYN SKYKH**  
 Correspondante à Kyiv  
 Photos **JEDRZEJ NOWICKI**

**D**epuis cinq jours, la séquence diplomatique autour de l'Ukraine s'est emballée. Samedi, quatre dirigeants européens, Emmanuel Macron, Keir Starmer, Friedrich Merz et Donald Tusk, portant la voix d'une vingtaine de pays réunis dans la «coalition des volontaires», et avec la bénédiction de Donald Trump, ont lancé un ultimatum à la Russie: soit elle accepte un cessez-le-feu complet et sans conditions, dès lundi, soit de dures sanctions seront dégainées. Dans la nuit de samedi à dimanche, Vladimir Poutine a lancé une contre-proposition: la Russie était prête à des négociations directes avec l'Ukraine, sans conditions préalables, ni trêve, jeudi en Turquie. Proposition rapidement soutenue par Trump, appelant les parties à se rencontrer «ABSOLUMENT». Dimanche, Volodymyr Zelensky a saisi la balle au bond et promis à Poutine d'être «personnellement» présent au rendez-vous. Chiche! Et depuis, plus rien. Moscou, par la voix du porte-parole du Kremlin, a refusé de donner la moindre indication sur qui ferait le déplacement, tout en confirmant «que la partie russe continue de se préparer aux pourparlers qui devront se tenir jeudi». La délégation russe sera bien en Turquie jeudi et y attendra la partie ukrainienne, a dit le Kremlin, tout en prévenant que la composition de la délégation russe serait communiquée lorsque le président russe aura donné les instructions nécessaires. De son côté, le président américain, qui a entamé mardi une tournée au Proche-Orient, a de nouveau vivement encouragé les deux parties à se rencontrer jeudi en Turquie, et ajouté qu'il «envisegeait» lui-même de s'y rendre. Même s'il a prévenu mardi soir que Marco Rubio serait présent aux discussions. Lundi, dans une adresse à la presse, Volodymyr Zelensky avait précisé qu'il irait rencontrer son homologue turc à Ankara, quelle que soit la décision du Kremlin. «Si Poutine décide de venir à Istanbul, et pas dans la capitale, nous sommes prêts, avec le président turc, à nous rendre à Istanbul», a martelé Zelensky.

Mardi après-midi au cœur de la capitale ukrainienne, dans son lumineux bureau présidentiel, c'est un Volodymyr Zelensky plutôt détendu qui s'est assis à la tête d'une longue table en teck. Vêtu de noir, chemise col mao, il s'est entretenu pendant près d'une heure avec une poignée de médias européens, dont *Libération* en exclusivité française. Le président ukrainien est revenu sur ses discussions avec ses alliés occidentaux et son espoir d'un cessez-le-feu prochain.

**Vous avez donné rendez-vous à Vladimir Poutine à Istanbul, supposons qu'il ne vienne pas ? Il n'y a pas encore de signal indi-**

# Volodymyr Zelensky

## «Je ne crois pas que Poutine soit capable de venir en Turquie, il aura peur»

Dans un entretien exclusif avec «Libération» et quatre autres médias étrangers, le président ukrainien se dit prêt à négocier la paix avec son homologue russe, si ce dernier daigne se déplacer.

### INTERVIEW

**quant qu'ils sont prêts pour un cessez-le-feu de trente jours. Y aura-t-il des réunions à un autre niveau ?**

Il faut bien comprendre l'objectif de ma rencontre avec Poutine. Lui et moi ne pouvons pas être d'accord sur tout en ce moment, c'est impossible. Nous avons des approches différentes de la vie, des visions du monde différentes. Mais nous devons d'une manière ou d'une autre trouver un format pour mettre fin à la guerre. Il y a des choses inconditionnelles sur lesquelles nous

devons nous mettre d'accord, et ensuite les groupes techniques discuteront, pourront se réunir pendant sept, dix, quinze heures. Poutine ne le fera pas. Ce n'est tout simplement pas possible et cela n'arrivera pas. C'est pourquoi il faut une décision – un cessez-le-feu inconditionnel. Les aspects techniques, à savoir la surveillance du cessez-le-feu, la manière dont il sera appliqué, le moment où il entrera en vigueur, tout ça c'est pour plus tard. Si je le rencontre, nous devons en sortir avec une victoire politique

– un cessez-le-feu, un échange de tous les prisonniers contre tous, ou quelque chose de ce genre. S'il ne vient pas, c'est qu'il ne cherche pas de victoire politique. S'il y a une solution de cessez-le-feu, il y aura beaucoup d'autres choses à décider après cela. Qui surveillera par exemple ? Nous devons solliciter nos alliés, au moins les Américains, qui fourniront une médiation en termes de contrôle équitable. Les Russes ne nous feront pas confiance, nous ne ferons pas confiance aux Russes. Les violations, de



Volodymyr Zelensky dans son bureau

toute façon, il y en aura, mais ce ne sera plus la phase chaude de la guerre. Poutine est capable de fournir un cessez-le-feu, même s'il y a des violations. Cela a déjà été fait. Ils ont violé la trêve sur le front et à la proximité du front. Mais les frappes à longue portée ont été réduites, à plusieurs reprises. Une rencontre, sous une forme ou une autre, enverra au monde le signal que des efforts sont en cours pour mettre fin à la guerre.

**Vous avez dit que Recep Tayyip Erdogan était prêt à vous accueillir avec Poutine à Istanbul ?**

Il y est prêt. Je lui ai dit honnêtement que l'endroit m'importait peu, même si je pense qu'Ankara est la meilleure solution. Je ne crois pas que Poutine soit capable de venir, il aura peur. Mais je laisse quand même une petite probabilité qu'il vienne, parce que c'est un dirigeant, il est courageux, je suppose. Dès que les Russes sauront que je rencontre Erdogan à Ankara, ils diront immédiatement, parce qu'ils ne veulent pas faire le déplacement : voyez comment les Ukrainiens changent déjà la ville du rendez-



à Kyiv avec les journalistes qui l'ont interrogé mardi.

vous, cette manipulation commencera immédiatement. C'est pourquoi j'ai tout de suite déclaré : je suis prêt à aller à Istanbul. Si Poutine vient, allons à Istanbul, sans poser de questions.

#### **Pensez-vous que Trump puisse rencontrer Poutine avant vous ?**

Je pense que l'arrivée de Trump en Turquie activera l'arrivée de Poutine. Sa venue sera plus probable, même si Poutine aimerait que ce ne soit pas le cas. Trump peut donc être d'une grande aide, s'il venait. Dans ce cas, si Poutine ne vient pas, cela ressemblera à une défaite totale pour lui. Trump va-t-il le rencontrer séparément ? Tout le monde comprend qu'ils ne peuvent pas se mettre d'accord sur nous sans nous, de toute façon. Et il ne sortira rien de cette rencontre, quoi qu'ils en disent.

#### **Le processus de négociation dure depuis des mois. Ne pensez-vous pas que l'équipe de Trump fait tout pour ne pas nuire à la Russie ?**

Nous nous battons pour obtenir des résultats. Nous avons obtenu le rétablissement de l'aide militaire et

nous avons obtenu un accord sur les minerais qui ne va pas à l'encontre de nos principes.

#### **Oui, mais vous êtes sous pression et Poutine ne l'est pas. Cela ne vous choque pas ?**

Tout le monde essaie de me mettre la pression. Nous avons surtout besoin que Trump comprenne que Poutine ment. Et nous, de notre côté, nous devons être intelligents, montrer que nous ne sommes pas ceux qui ralentissent les processus, même quand il s'agit de compromis, parfois inconfortables. Et pas seulement les Etats-Unis, mais tous les autres pays doivent le comprendre aussi. Lorsqu'ils seront prêts à l'accepter, nous pouvons nous attendre à des pressions de la part de différentes parties. Nous attendons des Etats-Unis un nouveau paquet de sanctions, lourdes et dangereuses pour les Russes. Et si cela se produit, ce sera un premier pas. Je suis sûr que nous pourrons discuter avec l'Europe du renforcement des sanctions de leur côté.

#### **De quoi l'Ukraine a-t-elle besoin pour tenir, disons, un an de plus ?**

Je pense que nous nous en sortons plutôt bien pour le moment. Nous avons des problèmes, bien sûr. Mais nous ne sommes plus au temps où les munitions arrivaient trop lentement. Nous sommes passés au format des drones, à notre propre production, financée par les alliés, même si cela va plus lentement que ce que nous avions convenu. Très souvent, ce n'est même pas une

**«Nous avons besoin que Trump comprenne que Poutine ment. Et nous, nous devons être intelligents, montrer que nous ne sommes pas ceux qui ralentissent les processus.»**

question de volonté, mais de bureaucratie.

**Dimanche, vous avez réagi très rapidement au post de Trump sur Truth Social, qui détournait un peu le sens de la réunion de samedi avec vos alliés européens. D'abord un cessez-le-feu, puis des négociations. Avez-vous pu communiquer avec vos homologues européens pour prendre cette décision ?**

Si vous lisez attentivement, j'ai parlé à la fois de cessez-le-feu et de la rencontre en Turquie. C'est ainsi que j'ai formulé mon message. Je ne peux pas vous dire pourquoi j'ai fait cela. Mais je savais exactement ce que je faisais.

**Vous entretenez une relation très chaleureuse avec le président français. Le considérez-vous comme un ami ?**

Oui, nous avons une très bonne relation, nous communiquons très souvent. Cela a commencé pendant la guerre, il y a deux ou trois autres dirigeants avec lesquels j'étais en communication constante au téléphone, par messagerie. J'ai une très bonne relation avec Suite page 4

## EDITORIAL

Par  
**ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

## Ressort

On peut dire que cet homme a de l'endurance. Volodymyr Zelensky a su, pour l'heure, résister à tout : les tueurs russes aux premières heures de l'invasion de l'Ukraine, les bombes et les missiles sur Kyiv depuis plus de trois ans, les rivalités internes, les tergiversations des dirigeants européens et jusqu'aux colères de Donald Trump en mondovision dans le Bureau ovale qui auraient pu laminer durablement son image et son crédit. On le chasse par la porte, il rentre par la fenêtre, on l'aplatis plus bas que terre, il se redresse tel un ressort, rien ne semble atteindre le président ukrainien et c'est sa force. Il a connu deux présidents américains, plusieurs Premiers ministres britanniques et chanceliers allemands, un seul président français – avec qui il est devenu «super pote», comme il l'a confié à notre envoyée spéciale – deux mandatures européennes et lui, dirigeant d'un pays attaqué par un géant, est toujours là, détendu, prêt à discuter avec tout le monde, d'abord et surtout avec son pire ennemi, Vladimir Poutine. En prenant dimanche au mot le président russe qui s'était dit prêt à des discussions «directes» avec les Ukrainiens et en lui proposant de le retrouver jeudi à Istanbul ou Ankara, fort du soutien total de «la coalition des volontaires» qui a menacé de durcir les sanctions sur Moscou, Zelensky a désarçonné son homologue russe qui, depuis, ne pipe mot. Dans l'interview qu'il a accordée en exclusivité française à Libération, le président ukrainien n'y va pas de main morte : «Je ne crois pas que Poutine soit capable de venir, il aura peur. Mais je laisse quand même une petite probabilité qu'il vienne, parce que c'est un dirigeant, il est courageux, je suppose.» Tout est dans le «je suppose» qui, soit hystérisera Poutine, soit le piquera au vif. Il est peu probable que cette semaine marque la fin de la guerre en Ukraine mais, si Zelensky parvient à se prévaloir du soutien des Européens et de Donald Trump (qui a annoncé que Marco Rubio serait en Turquie jeudi) et à mettre Poutine dans l'embarras, alors elle marquera assurément un tournant. ♦

**Suite de la page 3** Macron. Il a une approche très créative. Il est prêt à prendre des mesures concrètes, c'est important. C'est un preneur de risques. Et les preneurs de risques sont des personnes qui obtiennent des résultats. C'est l'un des dirigeants les plus forts du monde, à mon avis. Il sait se sortir de situations difficiles et je le respecte pour cela. Il a une bonne intuition. Je l'ai rencontré avant de devenir président, en tant que candidat, à une époque où personne ne croyait vraiment à ma victoire.

**Samedi, à Kyiv, le Premier ministre polonais, Donald Tusk, a déclaré que, pour la première fois depuis longtemps, le monde libre était uni. Avez-vous le sentiment que c'est le cas aujourd'hui?**

Les dirigeants avaient l'air unis. Encore une fois, je ne sais pas quelles seront les prochaines étapes, mais il me semble que d'autres décisions importantes seront basées sur cette forte alliance. Je suis heureux que ce ne soit pas seulement moi, mais aussi mes collègues qui sont de cet avis.

**Après votre passage dans le Bureau ovale, la France et le Royaume-Uni ont-ils commencé à vous consulter plus souvent?**

Nous parlons beaucoup, c'est vrai, avec le Royaume-Uni et la France. Et maintenant, il y a ce format de Troïka – France, Royaume-Uni, Allemagne. Avec tout le respect que je dois à la Pologne. Ces trois pays sont

désormais très unis. Je ne sais pas, il s'agit peut-être d'une relation personnelle entre eux. Ils sont devenus totalement solidaires de l'Ukraine, je le sens.

**Sont-ils un pont entre vous et Donald Trump?**

Il ne s'agit pas seulement d'un pont entre Trump et moi, il s'agit d'un espace d'information commun. Nous nous parlons, nous nous consultons, nous discutons. Nos conseillers à la sécurité nationale travaillent. Nous n'avons jamais autant travaillé ensemble.

**On peut voir que votre relation avec Trump s'est améliorée depuis votre rencontre au Vatican. Que lui avez-vous dit à cette occasion?**

Je ne vous le dirai pas. Mais je sais pourquoi nous avons eu une très bonne conversation. Mais je ne peux pas vous en parler.

**Le fait de parler constamment de paix permet à la société ukrainienne d'espérer que la**

**«Macron est prêt à prendre des mesures concrètes. C'est un preneur de risques, et ce sont ces personnes qui obtiennent des résultats.»**

**paix arrive?**

Oui, les gens se détendent. Nous le voyons et nous le comprenons, même dans les conversations avec les gens, qu'ils soient civils ou militaires. Nous sommes tous des êtres humains. Bien sûr que les gens veulent que la guerre se termine.

**Mais nous savons aussi que cela dépend de la Russie et qu'il pourrait y avoir un autre scénario. Peut-être faudrait-il dire honnêtement aux gens que la guerre peut encore durer dix ans...**

On ne peut pas dire que la guerre va durer encore dix ans. Pourquoi? Ce ne serait pas vrai. Personne ne sait combien de temps elle va durer. Je pense qu'elle peut aussi bien se terminer à tout moment.

Il ne s'agit pas de briser des illusions ou d'alimenter le thème de la paix. Mais pas dix ans. L'Ukraine ne survivrait pas. Je regarde le moral de la population, ce que les gens veulent. Je regarde notre économie, nos partenaires qui nous aident chaque année et de combien. C'est coûteux pour tout le monde, et pas seulement pour les amis, mais aussi pour les ennemis. En fait, cette guerre ne peut pas durer très longtemps.

**Avez-vous prévu de rencontrer le nouveau pape bientôt?**

Probablement dimanche, si ça marche. Mais nous ne savons pas encore comment se terminera cette semaine. Nous avons atteint un point où nous ne savons pas ce qui va se passer demain. ◀



Volodymyr Zelensky à Kyiv mardi. PHOTO JEDRZEJ NOWICK

# Donald Trump, médiateur autoproclamé... et toujours dépassé

**Sur le dossier ukrainien, le président américain peine à masquer l'échec de sa diplomatie entachée par son amateurisme et son alignement troublant sur Moscou.**

Il exige avec acharnement la fin du conflit entre l'Ukraine et la Russie. Mais nul ne sait, au fond, ce qui anime réellement Donald Trump, médiateur autoproclamé – et jusqu'ici profondément déséquilibré – entre Moscou et Kyiv. Est-ce son désir humaniste de mettre un terme au «bain de sang» et «sauver beaucoup de vies, surtout des jeunes», comme il l'assénéait fin avril? Ou bien son admiration pour Vladimir Poutine, voire une compromission ancienne avec la Russie, et avant elle l'URSS, dont les services secrets l'avaient très tôt repéré? Est-ce sa quête obsessionnelle du prix Nobel de la paix, afin de rejoindre le panthéon de ses quatre prédecesseurs lauréats – Theodore Roosevelt, Woodrow Wilson, Jimmy Carter et, surtout, son éternel rival honni, Barack Obama? A moins que, plus prosaïquement, et comme souvent avec Trump, l'enjeu ne soit, au fond, que financier. «Sa seule boussole, c'est le mercantilisme absolu: il veut faire des affaires avec la Russie», estimait ainsi le géopolitologue Frédéric Encel lundi dans Libération.

Quelle que soit l'impulsion première du milliardaire républicain, une chose est sûre: sa promesse phare de mettre fin d'un claquement de doigts et «en 24 heures» à cette guerre d'un autre âge, dont le bilan humain dépasse largement le million de morts et blessés, s'est fracassée sur le mur de la réalité. En plus de cent jours de mandat, Trump n'a obtenu ni cessez-le-feu durable ni compromis crédible. «L'échec de l'approche de Donald Trump était prévisible», analysent dans la revue *Foreign Policy* l'ex-haut diplomate Phil Gordon et l'analyste Rebecca Lisner. *En adoptant la rhétorique russe sur la guerre et en menaçant d'interrompre le soutien des Etats-Unis à Kyiv, il pensait pouvoir intimider l'Ukraine pour qu'elle donne à la Russie ce qu'elle voulait. Mais il a sous-estimé à la fois ce que la Russie voulait vraiment – c'est-à-dire l'assujettissement complet de l'Ukraine – et la volonté d'une Ukraine fièrement indépendante de l'accepter.*»

## IMPATIENCE GRANDISSANTE

A peine réinstallé à la Maison Blanche, Trump a offert à Moscou des concessions majeures, dont la reconnaissance de l'annexion de la Crimée et de la souveraineté russe sur les territoires occupés. Un geste qui a anéanti toute illusion de neutralité. L'impression s'est accentuée lors de l'échange profondément humiliant, fin février dans le Bureau ovale, entre le président américain, son vice-président J.D. Vance et le président ukrainien Volody-

myr Zelensky. Depuis quelques semaines pourtant, un frémissement se fait sentir, notamment depuis la rencontre au Vatican entre Trump et Zelensky, fin avril, suivie d'un accord bilatéral sur l'exploitation conjointe des minéraux, du gaz et du pétrole ukrainiens. Un «deal» censé «signaler l'investissement des Etats-Unis dans l'avenir de l'Ukraine, même s'il semble largement étranger à la question plus pressante de son présent déchiré par la guerre», comme le souligne l'historien Timothy Naftali, professeur à l'université Columbia, dans *Foreign Affairs*.

Irrité par l'enlisement diplomatique et les frappes russes incessantes, Donald Trump laisse parfois percer une impatience grandissante à l'égard du Kremlin. «Il n'y avait aucune raison pour Poutine de tirer des missiles sur des zones civiles, des villes et des villages, ces derniers jours. Cela me fait penser que, peut-être, il ne veut pas arrêter et qu'il me balaie, et alors il faut faire autrement», déclarait-il fin avril. Quelques jours plus tard, pourtant, il répétait croire que Vladimir Poutine voulait la paix. Jusque dans son propre camp, rares sont ceux qui partagent cet optimisme. «Si les trois dernières années nous ont appris quelque chose, cinglait la semaine dernière son ancien vice-président Mike Pence, c'est que Vladimir Poutine ne veut pas la paix. Il veut l'Ukraine.»

Volodymyr Zelensky ne dit pas autre chose. En annonçant son intention de se rendre

jeudi à Istanbul pour rencontrer son homologue russe, et en pressant Trump de se joindre à eux, il «a pris Poutine à son propre piège», selon François Heisbourg, conseiller spécial à la Fondation pour la recherche stratégique. «Si Poutine ne vient pas à une rencontre qu'il a lui-même proposée en espérant que Zelensky se déroberait faute de cessez-le-feu préalable, il aura démontré qu'en réalité, il tergiverse puisqu'il n'a aucune envie d'arrêter la guerre», dit-il, ajoutant que «son absence aura un effet désastreux auprès des Européens, des Américains et sans doute de la population russe».

## POLITIQUE DE LA CHAISE VIDE

Les Européens ont d'ores et déjà prévenu qu'en cas d'absence d'avancées concrètes cette semaine, ils durciraient les sanctions contre Moscou. La politique de la chaise vide du maître du Kremlin pourrait-elle inciter Trump à en faire autant? C'est ce qu'espèrent certains dans son propre camp, à commencer par le faucon républicain Lindsey Graham, fidèle allié du Président, qui a présenté au Sénat un projet de loi bipartisan visant à infliger de nouvelles sanctions «écrasantes» à la Russie. En plus de l'arme des sanctions, le président américain dispose d'autres leviers: livrer à l'Ukraine des armes déjà approuvées par le Congrès ou renforcer ses défenses antiaériennes. Mais a-t-il réellement l'intention de s'en servir?

FRÉDÉRIC AUTRAN

# LYON CLIMAT' TOUR



DJ set Molécule Débats Agnès Buzyn, Etienne Klein,  
Marie-Charlotte Garin, Robert Vautard, Vinz Kante,  
Quentin de La Vie partout, Loup Espargilière,  
Thomas Huchon et le service Checknews  
de Libération Lieu H7



**23/24** mai  
Gratuit sur inscription

Design graphique: Maison Solide



GroupesOS  
Ressources Partagées



TCL

VILLE DE LYON

ÉCOLE NATIONALE  
DES MÉTIERS  
DE L'ARTISANAT  
ET DU INDUSTRIEL



CREDIT COOPÉRATIF

Jean Jaurès

GREENPEACE

OXFAM

EDUCATION

vert

# TRUMP DANS LE GOLFE Business as usual

Le premier jour de la visite du président américain à Riyad a été dominé par les annonces de contrats et de partenariats pour des montants faramineux. La levée des sanctions contre la Syrie a aussi été annoncée.

Par  
**HALA KODMANI**

**L**e compteur de contrats qui s'emballe en Arabie Saoudite et les milliards qui s'additionnent, c'était attendu et Donald Trump a pu se gargariser dès le premier jour de sa tournée au Moyen-Orient, mardi. Ce qui l'était moins, c'est que le président américain annonce la levée des sanctions contre la Syrie en plein forum sur l'investissement, à Riyad. A la veille de rencontrer au moins brièvement le président intérimaire de la Syrie, Ahmad al-Charaah, Donald Trump a créé la surprise. «*J'envisage d'ordonner l'arrêt des sanctions contre la Syrie pour leur donner une chance de grandeur*», a-t-il déclaré, expliquant qu'il avait pris cette décision après des demandes pressantes de son hôte, le prince héritier saoudien Mohammed ben Salmane.

Pour le reste de cette première journée à Riyad, les deux pays ont signé un «partenariat économique stratégique». La Maison Blanche a vanté «le contrat de ventes d'armes le plus important de l'histoire», d'un montant de 142 milliards de dollars (127 milliards d'euros). Deux entreprises saoudiennes ont an-

noncé 20 milliards d'investissement supplémentaire dans l'intelligence artificielle. Des «protocoles d'accord» dans les domaines de la défense, de l'énergie, de la police et des minerais sont également compris dans le partenariat, selon des sources saoudiennes qui n'ont pas précisé de chiffres. En janvier, Mohammed ben Salmane s'était engagé à injecter 600 milliards de dollars dans l'économie américaine, un chiffre conséquent que Donald Trump lui avait demandé «d'arrondir» jusqu'au montant faramineux de 1000 milliards. Qui devrait être atteint au terme des trois jours de visite présidentielle américaine dans les trois pétromonarchies du Golfe.

## PERSPECTIVES ALLÉCHANTES

Mardi matin, c'est un tapis lavande, la couleur récemment adoptée pour les cérémonies en Arabie Saoudite, qui a été déroulé pour Donald Trump à l'aéroport de Riyad. Au pied de l'avion, Mohammed ben Salmane a accueilli son hôte en personne. En 2022, Joe Biden n'avait eu

droit qu'à une délégation officielle anonyme, payant le prix de ses propos contre le royaume qu'il avait accusé d'être un «Etat paria». Aujourd'hui, c'est le «retour du président Trump dans la capitale de la décision», dixit le quotidien officiel *Al-Riyadh*, qui célèbre «la bonne relation renouvelée entre Trump et MBS» et insiste sur «la position de leadership du royaume devenue la véritable porte d'entrée du Moyen-Orient». Les médias saoudiens se sont gargarisés que, comme lors de son premier mandat, Trump ait choisi l'Arabie comme destination de sa première visite officielle à l'étranger, oubliant un peu vite qu'il a fait le déplacement à Rome pour les obsèques du pape François fin avril. Première et primordiale étape de la tournée qualifiée par la Maison Blanche de «retour historique au Moyen-Orient», l'Arabie Saoudite partage selon Washington «une vision commune de stabilité, opportunité et de respect mutuel». Ce mercredi, Donald Trump sera au Qatar puis aux Emirats arabes unis mais il n'y aura pas de stop en Israël, une étape habituellement

obligée des visites américaines dans la région. Priorité affichée au moment de l'annonce du voyage de Trump à Riyad, la question de la normalisation entre l'Arabie Saoudite et Israël semble devenue hors sujet. Vu les tensions de ces derniers jours entre le gouvernement Nétanyahou et l'administration américaine (lire ci-contre), cette dernière a préféré privilégier les perspectives alléchantes avec les riches monarchies du Golfe, à l'heure où Israël annonce l'intensification de sa guerre à Gaza. Mais mardi soir, Trump a dit avoir «l'espoir fervent» que l'Arabie Saoudite normalise ses relations avec Israël dans le cadre dit des «accords d'Abraham». «Mais vous le ferez à votre propre rythme», a-t-il fait valoir devant Mohammed ben Salmane.

## «ILS VONT REPARTIR AVEC DE NOMBREUX CHÈQUES»

Pour ce voyage d'affaires par excellence, Donald Trump était accompagné d'une délégation des géants de l'industrie et de la technologie américaine – qu'il a rejoint au forum

pour l'investissement en fin de journée – avec la participation de l'incontournable Elon Musk ou de Sam Altman, le patron de OpenAI, inventeur de ChatGPT. «Les plus grands chefs d'entreprise du monde sont ici aujourd'hui et ils vont repartir avec de nombreux chèques», s'était congratulé le président américain à l'ouverture des discussions officielles au palais royal. «C'est probablement de deux millions d'emplois dont nous parlons aux Etats-Unis», avait-il asséné.

La suite de la visite en Arabie Saoudite devait se poursuivre par une séquence bien plus politique, diplomatique et régionale, avec dans la matinée de ce mercredi le sommet des six pays du Conseil de coopération du Golfe en présence du président américain. Mais surtout, un peu plus tard, la rencontre entre Donald Trump et Ahmad al-Charaah. Ce sera l'autre temps fort de la tournée américaine : une poignée de main entre le chef de la Maison Blanche et l'ancien chef jihadiste, qui figure toujours sur la liste du terrorisme international de l'ONU. ◆



Donald Trump avec le prince héritier saoudien,



Mohammed ben Salmane, mardi à l'aéroport de Riyad. PHOTO BRENDAN SMIALOWSKI. AFP

# La fin de la lune de miel entre Nétanyahou et son allié américain

**La visite de Donald Trump au Moyen-Orient, décisive pour Gaza et l'effort de guerre israélien, ne comportera pas d'étape à Jérusalem. Une décision sur fond de différences d'opinions entre les deux leaders, qui inquiètent les Israéliens.**

L'ambassadeur des Etats-Unis en Israël, l'ancien gouverneur républicain et ancien pasteur évangélique Mike Huckabee, a fait le tour des plateaux télé et des rédactions ce week-end, dans l'espoir de rassurer

le public israélien sur les bonnes relations entre Washington et son protégé. Les rumeurs enfent : Donald Trump serait lassé de Benjamin Nétanyahou. On pointe du doigt les négociations directes avec le Hamas, qui ont mené lundi à la libération de l'otage israélo-américain Edan Alexander ; et la trêve avec les Houthis, le 6 mai, qui n'inclut aucune garantie de sécurité pour les Israéliens.

Les rumeurs de «divorce» sont exagérées, tempère Asher Fredman, directeur du think tank sécuritaire israélien Misgav, rangé à droite : «Nétanyahou est quand même le seul leader étranger à avoir visité Washington à deux reprises depuis le retour de Trump.» La

différence entre les deux visites ? Lors de la première, en février, Trump annonçait au monde, devant un Nétanyahou jubilant, qu'il allait sortir les Palestiniens de Gaza, et faire du territoire une Riviera. Deux mois plus tard, quand un journaliste israélien lui pose la question, il s'en défausse, comme si c'était une idée lancée en l'air que Nétanyahou avait attrapée au vol.

**Méfiance.** En Israël, l'opposition n'a pas hésité à s'emparer de ce qui a toujours été un des points forts des campagnes politiques de Nétanyahou : sa capacité à se hisser au niveau des super-pouvoirs. Les négociations directes entre le Hamas et les

Etats-Unis sont «un échec diplomatique», adit le politicien centriste Yaïr Lapid. Mais le manque de confiance est évident depuis des mois, malgré les effusions protocolaires. Selon le *Washington Post*, Trump aurait ainsi limogé son conseiller à la sécurité nationale, Mike Waltz (qui avait partagé par mégarde des informations confidentielles sur la messagerie Signal), en partie parce qu'il parlait trop aux Israéliens. Avant son inauguration, il aurait aussi ordonné à Steve Witkoff, son envoyé pour le Moyen-Orient, de forcer la main de Nétanyahou pour accepter un cessez-le-feu. Cette méfiance était prévisible. Les deux leaders se

connaissent très bien. Le chef du Likoud, formé aux Etats-Unis, a toujours gardé d'étruits contacts avec les grandes fortunes américaines, surtout celles à la confluence du business et de la politique. Durant son premier mandat, Trump s'était senti manipulé par Nétanyahou, qui avait profité des accords de normalisation avec trois pays arabes pour annoncer une possible annexion de la Cisjordanie, annihilant la possibilité d'entériner un accord de paix général au Proche-Orient. Pire, le Premier ministre israélien s'était empressé de féliciter Joe Biden lors de son élection, une trahison qui avait aigri le milliardaire.

Il n'y a pas eu de nouveau départ. La droite idéologique israélienne espérait que Donald Trump leur donne carte blanche. Mais il n'a aucune patience, et veut brûler les étapes : «*Il a donné toutes les ressources militaires qu'Israël attendait. Mais le gouvernement Nétanyahou essaie de passer entre les gouttes. Tant qu'il ne prend pas de décisions claires, Trump ira d'abord vers la sauvegarde des intérêts américains.*» En décembre, Misgav avait invité Victoria Coates, codirectrice du think tank Heritage Foundation, inspiration idéologique du camp Trump, et ancienne employée du Président pour le processus de paix au Moyen-Orient. Pour elle, il n'y a pas l'ombre d'un doute : dans l'esprit de Trump, «*Gaza est un problème interne israélien*». Asher Fredman pense que cela n'a pas changé : «*L'écrasante majorité des Israéliens ne peuvent même pas concevoir qu'une entité palestinienne, qui tombera un jour ou l'autre aux mains du Hamas, ait le contrôle des hauteurs stratégiques au-dessus de Tel-Aviv.*»

**Conséquences.** Pourtant, alors que mardi matin, Nétanyahou réitérait qu'Israël «rentrerait avec toute sa force» dans l'enclave, la veille, Donald Trump avait déclaré qu'il était temps de «mettre un terme à la guerre brutale» à Gaza. Il célébrait la victoire que représentait la libération d'Edan Alexander, rendue possible, selon le média en ligne Axios, par l'entremise de l'universitaire américano-palestinien Bishara Bahbah. Président de l'association Arabes américains pour Donald Trump – depuis rebaptisée Arabes américains pour la paix – il disait en janvier que le Président lui avait dit «être personnellement d'accord» avec la solution à deux Etats.

La visite de Donald Trump au Qatar ce mercredi, où il retrouvera l'équipe de négociation israélienne, sera décisive : seul un autre accord pourrait empêcher les Israéliens de reprendre une offensive encore plus violente, avec des conséquences désastreuses pour l'enclave dévastée. Ce sera au terme de visites lucratives, pendant lesquelles les pays du Golfe auront eu l'occasion de présenter au Président leur vision d'un nouveau Moyen-Orient. Le fait qu'Israël ne figure pas sur son itinéraire devrait inquiéter les partisans d'un Etat hébreu intransigeant et maximaliste.

**NICOLAS ROUGER**  
Correspondant à Tel-Aviv



Emmanuel Macron sur le plateau de TF1, mardi.



Face à Sophie Binet, secrétaire générale de la CGT.

Par  
JEAN-BAPTISTE  
DAOULAS et LAURE  
ÉQUY  
Photo STÉPHANE  
LAGOUTTE. MYOP

**A**ttable face au journaliste Gilles Bouleau, entouré d'écrans géants, Emmanuel Macron esquisse un sourire ironique sur «*d'accueil chaleureux*» qui lui est réservé après un micro-trottoir listant les griefs des Français sur le déclin du pays sous son double quinquennat. Mais l'exercice ne lui avait-il pas, au fond, manqué, à ce Président toutologue, heureux de montrer sa repartie sur l'ensemble des questions qui font l'actualité ? Prié de se faire discret après l'échec spectaculaire de la dissolution de juin 2024, le voilà qui s'autorise à nouveau, mardi, à déviser en prime time sur «*les défis de la France*» et le copieux programme réservé par TF1. Un long format auquel il n'avait pas goûté depuis l'automne 2022 – sa conférence de presse du 16 janvier 2024 mise à part. L'émission commence par un long dégagement sur la guerre en Ukraine. Un sujet raccord avec le «domaine réservé» d'un président de la République chef de guerre, qui ne cesse d'alerter sur la menace russe, objet de son allocution du 5 mars sur la nécessité d'un réarmement. «*Ce qui se joue en Ukraine, c'est notre sécurité*», tente-t-il à nouveau de convaincre. «*Si les Européens veulent rester libres, ils doivent se mettre en situation de s'armer, de dissuader et d'être solidaires*, ajoute-t-il. Le défi des défis, pour nous, est de rester libres.»

## «Sécurité des autres»

Un argument qu'il ressert à propos de la guerre commerciale de Donald Trump et du désengagement américain en Europe, plaident une fois de plus pour l'indépendance militaire du continent. En matière de dissuasion, il se dit prêt à déployer des avions armés de bombes nucléaires dans d'autres pays européens. «*J'en définirai le cadre de manière très officielle dans les semaines et les mois qui viennent*», annonce-t-il, précisant que «*la France ne paiera pas pour la sécurité des autres*» et que la décision de l'utilisation de ces armes reviendrait toujours au «*président de la République, chef des armées*». Alors que le Kremlin n'a pas répondu, pour l'instant, au rendez-vous proposé diman-

# EMMANUEL MACRON

## Retraites, déficits... Un président en défense

Face à diverses personnalités mardi soir sur TF1, le chef de l'Etat a renoué avec l'exercice de l'interview pour défendre son quinquennat chaotique, de son action internationale à un refus net du référendum sur la réforme des retraites.

che par Volodymyr Zelensky d'entamer des pourparlers directs et inédits dès jeudi à Istanbul, Emmanuel Macron déplore le refus de Vladimir Poutine d'un cessez-le-feu de 30 jours auquel a appelé sa «coalition des volontaires» formée par Paris, Londres et Berlin, de retour d'un déplacement à Kyiv ce week-end. Si la Russie persiste, il prévient que les Européens prendront de nouvelles sanctions dans les prochains jours. «*On veut mettre la pression sur la Russie mais on veut garder les Etats-Unis avec nous sur la question des sanctions*», précise Macron qui exclut toujours en revanche d'utiliser les avoirs russes gelés, faute, justifie-t-il, de «cadre légal».

Une fois l'actualité internationale expédiée en une pe-

tite demi-heure, le chef de l'Etat revient de plain-pied dans la politique nationale, alors que l'Elysée sérine que «*le gouvernement gouverne*», et non plus le Président, depuis les législatives perdues de l'été 2024. «*On a recommencé à créer des emplois industriels*», se félicite-t-il,

**«Vous avez raison seul contre tous, c'est toujours ça, finalement.»**

Sophie Binet  
secrétaire générale  
de la CGT

vant notamment ses ordonnances travail de 2017. Sa première contradiction de la soirée, la secrétaire générale de la CGT, Sophie Binet, l'interroge sur les entreprises qui font des plans sociaux, après avoir bénéficié d'aides publiques et lui demande de nationaliser ArcelorMittal qui a annoncé 600 suppressions de postes en France. «*Non je ne vais pas nationaliser ArcelorMittal*», répond le chef de l'Etat. Après s'être entretenu, mardi, avec les dirigeants du géant de l'acier, il ne compte pas «*bloquer*» le plan social mais promet «*de sauver les sites de Dunkerque et de Fos*», en invoquant le plan de la Commission européenne sur l'acier qui vise à déclencher des clauses de sauvegarde, face à l'acier asiatique. «*Un référendum*

*pour proposer quoi ?* Non, Emmanuel Macron ne veut pas non plus entendre parler du référendum sur la réforme des retraites votée par 49,3 en 2023, comme le lui demande Sophie Binet. Dans un long dialogue de sourds avec la syndicaliste, il s'entête à refuser toutes les pistes alternatives de financement qu'elle lui soumet pour compenser une abrogation du décalage de l'âge de départ à 64 ans. En revenant sur les 80 milliards d'euros d'exonérations de cotisations consenties chaque année aux entreprises ? «*Dans ces cas-là, vous faites flamber le chômage et vous faites baisser les salaires*», réfute-t-il, ironisant sur l'absence de «*baguette magique*». «*Puisque cette réforme est parfaite, on la garde et tout va bien*»,

s'agace la cégétiste. Pour la forme, Emmanuel Macron fait quand même mine de ne pas fermer entièrement la porte à une amélioration de sa réforme, alors que François Bayrou a arraché la survie de son gouvernement en février en promettant des discussions sans tabou sur la réforme de 2023. «*Il y a un conclave lancé par le Premier ministre, il faut aller au bout de ses discussions. Je laisse le gouvernement et les syndicats travailler. S'ils peuvent améliorer la chose, très bien.*» Seule annonce, assez vague, du chef de l'Etat : il demande au gouvernement de lancer «*dans les prochaines semaines*» une «*conférence sociale*» sur «*le mode financement de notre modèle social*».

## Comptes publics

Binet n'a pas plus de succès en lui soumettant l'adoption par la France de la taxe dite Zucman sur les hauts patrimoines. «*Est-ce que, si la France met une taxe toute seule sur les patrimoines de plus de 100 millions d'euros les gens vont rester gentiment pour être taxés.*» Binet opine du chef. «*Alors présentez les moi !*» réplique-t-il. «*Vous avez raison seul contre tous, c'est toujours ça, finalement*», soupire-t-elle. Pas de consultation des électeurs sur l'abrogation de la réforme Borne, donc.

A l'heure où notre journal bouclait ses pages, Emmanuel Macron, qui avait prévu de laisser les Français «*trancher certains sujets déterminants*» au cours de l'année 2025, n'avait pas annoncé d'autre référendum. Plus tard dans la soirée, le Président prié de jongler entre les dérèglements géopolitiques et des dossiers d'actualité nationale comme le dérapage des comptes publics, le voile dans le sport, la fin de vie ou la sécurité, devait encore débattre avec l'essayiste ultralibérale Agnès Verdier-Molinié, le maire de Béziers Robert Ménard et la journaliste Salomé Saqué. Et d'autres personnalités, dont le journaliste Charles Biétry, atteint de la maladie de Charcot ou l'influenceur fitness Tibo InShape, devaient également l'interpeller par message vidéo. ◀

LIBÉ.FR

**Retrouvez tous nos articles** sur l'interview d'Emmanuel Macron au 20 heures de TF1 sur Libération.fr.

# AFFAIRE BÉTHARRAM François Bayrou sommé de briser le tabou

Auditonné ce mercredi par la commission parlementaire d'enquête sur les violences dans les établissements scolaires, le Premier ministre devra s'expliquer sur son rôle dans le scandale qui secoue l'institution catholique béarnaise.

Par  
**CÉCILE BOURGNEUF**

C'est un moment de bascule pour le Premier ministre. François Bayrou doit répondre de ce qu'il a vu, su, ou choisi d'ignorer pendant des années. Ce mercredi, il est entendu à 17 heures par les députés chargés de faire la lumière sur les violences sexuelles, physiques et psychologiques perpétrées dans les établissements scolaires. En ligne de mire, l'affaire Bétharram, du nom de cet établissement catholique des Pyrénées-Atlantiques, longtemps réputé pour sa sévérité extrême et aujourd'hui visé par plus de 200 plaintes pour des violences perpétrées pendant des décennies. Et un homme, François Bayrou, dont la proximité géographique, familiale et politique avec cette institution soulève de nombreuses interrogations. L'audition est inédite, politiquement périlleuse. Cette fois, François Bayrou s'exprimera sous serment. Un faux témoignage pourrait entraîner des poursuites pénales. Le président du Modem, qui a attendu toute une vie pour atteindre Matignon, est brutalement rattrapé par une affaire profondément ancrée dans son territoire. Et dans son histoire personnelle. Car l'établissement est niché au cœur du Béarn, fief politique de François Bayrou depuis plus de trente ans. Il est l'homme fort, conseiller général dès 1982, président du conseil général de 1992 à 2001, maire de Pau depuis onze ans.

Trois de ses six enfants y ont été scolarisés. Son épouse y a enseigné le catéchisme. Et c'est le conseil général qu'il présidait qui a longtemps subventionné l'école, jusqu'à la fin des années 90. Pourtant, devant l'Assemblée nationale, le 11 février, il nie fermement avoir eu connaissance, dès les années 90,

d'accusations de faits graves, comme l'a révélé *Mediapart*: «Je n'ai jamais été informé de quoi que ce soit de violences, ou de violences, a fortiori sexuelles.» Problème, plusieurs témoins disent le contraire.

## DES ALERTES MINIMISÉES

A l'époque où les premiers cas de maltraitance commencent à remonter dans la presse locale, Bayrou est ministre de l'Education nationale (de 1993 à 1997). En parallèle, il préside le conseil général des Pyrénées-Atlantiques. En 1996, une inspection express est menée après des violences signalées par le père d'un élève violemment giflé par un surveillant, au point d'en avoir le tympan percé. L'enfant, qui était dans la même classe qu'un des fils de Bayrou, avait déjà failli être amputé après avoir été puni à rester dehors pieds nus et en slip, par temps glacial. Le rapport du seul inspecteur dépêché sur place est sommaire, globalement favorable à l'établissement. Pourtant, son auteur, Camille Latrubesse, a depuis reconnu que son travail «ne tient pas la route». Il avait ignoré plusieurs témoignages et même chargé Françoise Gullung, professeure de maths à Bétharram de 1994 à 1996. La seule à avoir, à l'époque, multiplié les signalements. Devant la commission parlementaire, elle a réaffirmé avoir alerté directement François Bayrou par courrier et en face-à-face. «Monsieur Bayrou, la situation à Bétharram est vraiment grave. Il faut agir.» Ce à quoi il lui aurait répondu: «On exagère.»

Elle évoque aussi une scène de violence, en 1994, dont elle dit avoir été témoin en présence de l'épouse de Bayrou. Qui aurait entendu, comme elle, les cris et des coups provenant d'une salle de classe, sans réagir. «Ces protagonistes, je ne les connais pas, ma femme non plus», a assuré à son propos Bayrou



François Bayrou à Pau,  
le 15 février.

PHOTO  
PHILIPPE LOPEZ. AFP

dans *Ouest-France*, le 21 février. Autre épisode trouble, l'entretien entre Bayrou et le juge Christian Mirande, chargé de l'affaire Carricart. En 1998, le père Silviet-Carricart, ancien directeur de Bétharram et l'une des figures centrales de l'affaire, est mis en examen pour viol sur mineurs. Il est accusé par plusieurs élèves de violences sexuelles. Deux ans plus tard, il se suicide, avant la fin de l'instruction. Or, selon l'ancien magistrat, François Bayrou, alors député et président du conseil général des Pyrénées-Atlantiques, s'est rendu chez lui plusieurs heures, «*au minimum deux*» en 1998. «*Il manifestait une très grande incrédulité, il ne parvenait pas à croire à la réalité des faits*», assure Christian Mirande. Bayrou a nié, puis admis une brève conversation, «*au détour d'une phrase*», d'un échange fortuit. Pas de bol, sa propre fille, Hélène Perlant, est venue contredire cette version : «*Il ne s'en souvient pas, je pense, mais je suis là le soir où il rentre de chez le juge Mirande. On est là, seuls tous les deux et il me dit : "Ne le répète surtout pas, j'ai juré d'être dans le secret de l'instruction"*», a-t-elle lancé dans une émission de *Midiapart*, le 23 avril. Bayrou a-t-il tenté de minimiser l'affaire ? A-t-il influencé la justice ?

#### «PÉCHÉ D'ORGUEIL»

C'est l'accusation la plus lourde, celle d'une possible intervention dans une procédure judiciaire. Le 18 février, Bayrou affirmait, à l'Assemblée nationale, n'être «*jamais*» intervenu, «*ni de près ni de loin*», auprès des enquêteurs ou de la justice dans l'affaire Bétharram, mais deux anciens gendarmes battent en brèche cette affirmation. Selon eux, l'ex-procureur général de Pau aurait demandé à retarder la présentation du père Silviet-Carricart au juge d'instruction après une «*intervention de M. Bayrou*». L'un des enquêteurs, Alain Hontangs, l'a répété devant la commission parlementaire, un ancien collègue gendarme a confirmé sa version dans la presse, et le juge Mirande lui-même a confirmé avoir reçu une demande de report, sans parvenir à en retracer l'origine. Le procureur est décédé depuis. La piste d'une pression informelle reste donc en suspens. Interrogé, Bayrou continue de nier : «*Les juges et les gendarmes, ça se trompe comme les autres.*» Mais l'accumulation de flous, de revirements, de formules approximatives fragilise sa position. Lors d'une rencontre à Pau, mi-février, il a réaffirmé aux victimes ne pas avoir connu le père Silviet-Carricart. Pourtant, ils avaient au moins inauguré ensemble une salle de l'établissement en 1989, comme l'a révélé *Libération*.

Depuis sa nomination à Matignon, Bayrou peine à convaincre. Sa cote de popularité, déjà basse à son arrivée, n'a cessé de s'éroder. Pour ses détracteurs, l'affaire Bétharram en dit long sur les failles du personnage : «*Il a menti devant l'Assemblée nationale. C'est révélateur d'un péché d'orgueil d'un homme politique à l'ancienne, qui ménage l'enseignement catholique et qui ne comprend pas que tout ce qu'il dit est maintenant décortiqué, vérifié et qu'il ne peut se contenter d'un rapport approximatif à la vérité*», tranche Jérôme Marbot, élu d'opposition socialiste à la mairie de Pau. Face à ces accusations, Bayrou oppose une ligne de défense simple : comment aurait-il pu soupçonner des violences, lui qui avait confié ses enfants à Bétharram ?

La commission ne tranchera pas juridiquement. Mais les corapporteurs Paul Vannier (LFI) et Violette Spillebout (Renaissance) et la présidente Fatima Keloua-Hachi (PS) ne ménageront pas le Béarnais. Ses proches, qui y voient «*un procès politique*», indiquent qu'il a préparé son audition «*avec l'intention de ne rien éluder*». Les députés de la commission voudront, eux, mesurer à quel point il a, ou non, fermé les yeux, et pourquoi. ♦



L'établissement est visé par plus de 200 plaintes. A Lestelle-Bétharram (Pyrénées-Atlantiques), le 2 mars. PHOTO MARION VACCA

## Les collectifs de victimes confrontés à des divergences

### Dans l'affaire Bétharram, la parole des plaignants est fragmentée entre espoir de reconnaissance et rejet de toute récupération politique.

**Q** u'elles en attendent des réponses ou non, de nombreuses victimes de Bétharram scruteront l'audition de François Bayrou, ce mercredi, devant la commission d'enquête parlementaire sur les violences en milieu scolaire. En toile de fond, Bétharram, cet établissement catholique visé par plus de 200 plaintes pour violences physiques et sexuelles et situé sur le territoire politique du Béarnais, accusé d'avoir menti sur ce qu'il savait, lui dont la fille est passée par l'institution.

«*J'espère juste qu'il va se sentir un peu mal à l'aise. Mais, quoi qu'il arrive, il restera en poste après*», estime Eric (1), 46 ans, ancien pensionnaire de Bétharram entre 1991 et 1994. Lui n'a rien oublié des coups, des punitions en sous-vêtements sur le perron, des violences sexuelles qu'il dit avoir subi du père Silviet-Carricart, mis en examen en 1998 pour viols sur mineurs avant de se suicider en 2000. Eric a notamment porté plainte contre lui l'an dernier. Il attend que Bayrou réponde, enfin, sur ce qu'il a laissé faire ou choisi

d'ignorer : «*Il n'était pas un simple parent d'élève. Il était ministre de l'Education, président du conseil général. Il savait. Il a couvert une violence systémique.*» Mais à mesure que le moment approche, les voix des victimes s'entrechoquent. Si certaines espèrent un sursaut de vérité, d'autres redoutent une récupération politique, ou une focalisation excessive sur le Premier ministre, au détriment des agresseurs. Comme Cyril, 52 ans, qui a passé un an dans l'institution à la «*réputation d'excellence et de camp de redressement*», rappelle-t-il. *Bayrou, comme nos parents, ne pouvait que savoir, au moins pour la violence physique. Mais je suis contre le fait de s'acharner sur lui parce que les principaux responsables, ce sont les bourgeois, laïcs et religieux. Ceux qui sont toujours en vie et qui bénéficient de la prescription doivent bien se marrer en le voyant jeté en pâture.*»

**Dialogue.** Chez les anciens élèves, le regard sur l'homme politique le plus puissant du Béarn est de plus en plus clivé. Certains continuent d'y voir un levier utile : «*Il ne faut pas se le mettre à dos*», disent quelques-uns. Sa nomination à Matignon a permis, au moins, de braquer les projecteurs sur une affaire longtemps restée dans l'ombre et d'entraîner la révélation de plusieurs dizaines de cas similaires dans l'enseignement catholique.

Pour ces victimes, mieux vaut maintenir le dialogue que de se couper d'un Premier ministre encore en poste.

A l'inverse, d'autres dénoncent une récupération. Bayrou, estimate-ils, cherche à gagner en popularité en se présentant comme un parent victime de Bétharram depuis le témoignage de sa fille Hélène Perlant. Dans le livre *le Silence de Bétharram*, co-écrit par Alain Esquerre – ancien élève et principal porte-voix des victimes – elle révèle n'avoir jamais parlé à sa famille de violences physiques subies plus jeune, dans un camp d'été sans lien direct avec Bétharram, ni avec la congrégation concernée. «*Ça n'a rien à avoir, mais on crée un amalgame douteux en l'intégrant dans ce livre consacré à Bétharram et la confusion est entretenu, au profit de Bayrou qui peut se défendre en disant : "Si ma propre fille ne m'a rien dit, comment vouliez-vous que je sache pour tous les autres enfants?"*» avance Eric. Le désaccord autour de Bayrou a cristallisé les tensions entre victimes. Plusieurs estiment qu'Alain Esquerre et Alexandre Perez – ancien élève de Bétharram et conseiller municipal à Pau – sont aujourd'hui trop alignés avec le Premier ministre. Frédéric Bénédite, ancien élève et cofondateur du collectif des victimes de l'ancien collège Saint-Pierre du Relecq-Kerhuon, dénonce un verrouillage : «*Ils prétendent parler en notre nom,*

*mais on nous exclut des groupes Facebook et WhatsApp si on critique Bayrou.*» Alexandre Perez s'en défend : «*Il n'y a pas de censure, mais on a prévenu qu'il ne fallait pas parler politique, pour respecter les sensibilités de chacun.*»

**Vie gâchée.** Le 2 mai, cinq représentants, sur la vingtaine que comptait l'union des collectifs, ont annoncé leur départ, dénonçant «*une instrumentalisation incompatible avec notre éthique*». En cause : une rencontre discrète avec Bayrou et la révélation d'un projet d'Office national de prévention et de contrôle des établissements scolaires, proposé par Esquerre, sans consultation préalable, assurent-ils. Perez affirme que l'idée avait été évoquée dès mars auprès d'Elisabeth Borne, avant même la création de l'union. Pour Eric Paul, 52 ans, dont la vie a été «*gâchée par Bétharram*», ces discordes «*nous desservent parce que le plus important est d'apporter nos préconisations pour revoir la prescription en droit français*». Eric Paul a porté plainte il y a quelques jours – y compris contre Bayrou – pour «*absence de clairvoyance ou incomptence*». Il ne croit pas en la sincérité du Premier ministre, ni en ses explications. Ce qu'il attend de l'audition ? «*Qu'il reconnaise clairement ce qu'il savait, pour qu'on avance.*»

C.Bnf.

Par  
**JULIE BRAFMAN**

Il y a longtemps, Kim Kardashian adorait Paris. A chaque fois qu'elle venait pour la Fashion Week, elle se promenait dans les rues, parfois au milieu de la nuit, faisait du lèche-vitrine et allait boire un chocolat chaud. C'était à l'époque où elle marchait encore seule et n'avait pas peur. Mais depuis 2016, c'est terminé. Il n'y a qu'à la voir entrer dans cette cour d'assises où elle est attendue par 490 journalistes accrédités pour l'occasion, guettée par un public qui a fait la queue dès l'aube et, sans doute, un peu redoutée par une brochette de vieux malfrats qui comparaissent pour son braquage, il y a près de dix ans.

Entourée d'une nuée de gardes du corps, la star américaine prend place dans le box des parties civiles. Sa mère, Kris Jenner, le visage dévoré par de grosses lunettes noires, sa chargée de communication et son avocat américain la rejoignent. Pendant plusieurs heures, la reine des influenceuses va raconter cette nuit du 2 octobre 2016, quand un commando s'est introduit dans sa résidence hôtelière de luxe du VIII<sup>e</sup> arrondissement pour lui dérober 9 millions d'euros de bijoux (jamais retrouvés).

Mais passé le «hello» prononcé d'une voix veloutée, passé le frisson de la célébrité sous les lambris, on oublie les diamants autour du cou gracile, le chignon serré d'où s'échappent deux mèches parfaitement laquées, les épaulettes et la robe fourreau. On oublie les millions de followers sur Instagram et la télé-réalité. On écoute juste le récit d'une femme de 44 ans qui a, pour la première fois de sa vie, rencontré la peur.

#### «S'il vous plaît, j'ai des bébés»

«Maintenant, tout a changé, dit-elle. J'ai quatre gardes pour dormir la nuit et me sentir en sécurité.» Quant à ses bijoux, ils sont, chaque soir, enfermés dans un coffre loin de chez elle. Ce 2 octobre 2016, Kim Kardashian avait assisté au show Givenchy et était sortie dîner avant de rentrer se coucher, tandis que sa sœur et son garde du corps étaient sortis en boîte de nuit. «A l'époque, je présumais qu'à l'hôtel, je pouvais rester seule.»

En peignoir, elle est sur le point de s'endormir lorsqu'elle entend des bruits de pas dans le couloir. «Soudain, deux hommes en uniformes de policiers et au visage masqué ont fait irruption dans ma chambre. Il y avait, avec eux, un homme aux mains liées : c'était le réceptionniste de l'hôtel.» Un «petit» et un «grand» voyous la menacent avec une arme «de taille standard». L'un répète «ring, ring» en désignant

Kim Kardashian arrive au palais de justice de Paris, mardi.  
PHOTO ADNAN FARZAT



# Kim Kardashian Au procès de son braquage, la star entre peur et pardon

Devant la cour d'assises de Paris, la célébrité américaine, partie civile dans le procès des «papys braqueurs» qui ont dérobé ses bijoux en 2016 dans un hôtel de la capitale, a raconté pendant des heures sa nuit de «terreur» avant d'accepter les excuses du principal accusé.



pieds et poings liés. Elle parviendra finalement à se libérer grâce à sa styliste cachée au rez-de-chaussée. A la barre, Kim Kardashian se tient bien droite, n'accordant pas un regard à ceux que l'on surnomme «les papys braqueurs», ces dix accusés impliqués à divers degrés, pour la plupart vieillissants, disséminés dans la salle d'audience au milieu des robes noires.

La juge d'instruction venue l'interroger à New York lui avait montré des photos. Elle avait été très «surprise» de découvrir des «hommes d'un certain âge». David De Pas désigne alors le vieux monsieur au premier rang, barbe blanche, petites lunettes et corps recroquevillé dans sa parka. Sait-elle, qu'en août 2017, Aomar Aït Khedache, aujourd'hui âgé de 69 ans – qui a reconnu être l'un des braqueurs dans sa chambre et est considéré par l'enquête comme le «cerveau» de l'opération –, a écrit une lettre à son attention ? «Non.» Alors il lui lit : «C'est après vous avoir vue dans une émission à la télévision, après avoir constaté votre émotion et réalisé les dégâts psychologiques que je vous ai infligés que j'ai décidé de vous écrire. [...] Je souhaite venir vers vous en être humain pour vous dire combien je regrette mon geste, combien j'ai été ému et touché de vous voir en larmes.» Et de lui présenter ses «plus sincères excuses».

#### **«Je veux devenir avocate»**

Kim Kardashian pleure silencieusement dans sa robe noire à volants – dont il se murmure qu'elle a été conçue par Balenciaga. D'une voix douce, elle répond au vieux monsieur devenu sourd : «Cette expérience a changé ma vie, elle a changé la vie de ma famille. Je veux devenir avocate. J'ai toujours cru en une deuxième chance. Je suis allée en prison, j'ai rencontré des gens qui avaient commis des crimes terribles. J'ai toujours essayé de ressentir de l'empathie envers eux. Mais je me bats aussi aux côtés des victimes qui veulent être entendues.»

Aomar Aït Khedache déchiffre sur son écran les mots tapés par des sténotypistes, les mots qu'elle a prononcés en se tournant vers lui : «Je vous pardonne pour ce qui s'est passé. Mais ça n'enlève pas le traumatisme que j'ai vécu. J'apprécie la lettre. Merci.» Dans la salle d'audience, l'espace de quelques minutes, les deux mondes qu'on a tant opposés, celui des «papys braqueurs» et celui de la star des réseaux sociaux, n'existent plus. Il n'y a plus que ce tout petit espace en bois sombre dans lequel Aomar Aït Khedache écrit sur son cahier : «Ce pardon est un soleil qui vient m'illuminer, je vous remercie. Voilà dix ans que je suis rongé par le remords et les regrets. Je vous serai reconnaissant à jamais.»

son doigt, mais, totalement «terrifiée», elle est persuadée d'être victime d'une attaque terroriste et ne fait pas le rapprochement avec ses bijoux.

Un malfrat avise alors la bague de fiançailles ornée d'un énorme diamant sur sa table de nuit et l'empoche. «Quand il est tombé sur ma boîte à bijoux, il était plein d'enthousiasme», poursuit la star américaine. Après une dispute avec son comparse, le «petit» entreprend de la ligoter. «J'étais dans une hystérie totale, j'ai demandé au réceptionniste de lui traduire : "Ils peuvent tout prendre mais, s'il vous plaît, j'ai des bébés, je dois rentrer chez moi."» Lorsque son peignoir s'est ouvert, qu'elle s'est retrouvée à moitié nue, elle a bien cru qu'elle allait être violée. Mais le braqueur a pudiquement refermé ses jambes avec du scotch en lui intimant de se taire.

«Véritablement, cette nuit-là, vous avez pensé mourir, madame ?» lui demande le président, David De Pas. «Oui, j'étais certaine de mourir», affirme-t-elle en tremblant. Un braqueur la traîne ensuite jusqu'à la salle de bains où il la «jette» sur le sol,



Abderrahmane Ouatiki, veilleur de nuit de l'hôtel où a été braquée la star. A Paris le 28 avril.

## **«Dès qu'ils entrent, ils me tombent dessus»**

**Lundi au palais de justice de Paris, Abderrahmane Ouatiki, veilleur de nuit de la résidence hôtelière de luxe où logeait Kim Kardashian et partie civile au procès, est revenu sur l'irruption des braqueurs ce 2 octobre 2016.**

D epuis le début de l'audience, la silhouette d'Abderrahmane Ouatiki semble flotter dans un box des parties civiles trop grand. L'homme de 48 ans est assis tout seul dans un costume sombre avec une mine au diapason. Parfois, il disparaît quelques heures ou quelques jours sans qu'on ne le remarque. Abderrahmane Ouatiki a traversé la procédure sur la pointe des pieds. Et ce procès avec tout autant de discréption, éclipsé par Kim Kardashian, victime du braquage rocambolesque durant lequel cinq vieux voyous – actuellement jugés aux côtés de cinq autres personnes – l'ont dépouillée de 9 millions d'euros de bijoux.

**Sang-froid.** Le 2 octobre 2016, lorsque ce commando s'est introduit vers 3 heures dans la résidence hôtelière de luxe où elle séjournait, Abderrahmane Ouatiki était à la réception. Il y travaillait depuis 2010 pour financer ses études – un master 1 en sciences du langage à Paris-V, puis un master 2 en sémiologie à la Sorbonne, suivi d'un doctorat sur la «sémiose du discours extrémiste» – et envoyer de l'argent à sa femme et son fils restés en Algérie. Parce qu'il détenait un poste clé, et qu'il a fait preuve d'un extraordinaire sang-froid durant le braquage, les enquêteurs ont d'abord pensé qu'ils tenaient là «la taupe» de l'opération. «Est-ce que

vous avez le sentiment d'avoir été correctement traité par la justice ?» le questionne David De Pas, le président. «C'est une suspicion qui, à cause des médias, est devenue mondiale», soupire l'intéressé, sans entrer dans les détails. C'est très lourd.»

A la barre, l'homme à la barbe grise et aux mots choisis raconte sa nuit du 2 octobre. Une nuit qui a commencé par quelques coups derrière la porte vitrée de la réception. C'était à l'époque de la Fashion Week. Il avait l'habitude de cette période où on entrait dans la résidence hôtelière comme «dans un moulin», où il y avait «beaucoup de monde, beaucoup de va-et-vient, beaucoup d'imprévisible». Derrière la porte vitrée, trois hommes en tenue de policiers insistent pour qu'il leur ouvre. «Le petit avait une cagoule, le grand, des lunettes, poursuit-il. Dès qu'ils entrent, ils me tombent dessus. On me plaque sur le bureau et l'un d'eux me montre un pistolet automatique.»

Menotté, le veilleur de nuit assiste à «vingt minutes» de grande confusion, de «flottement». Les braqueurs attendent du renfort, ils hésitent, ils ne croient pas qu'il n'y a pas de caméras de surveillance, ils posent des questions, ils veulent savoir où se trouve «la femme du rappeur», si elle est seule, combien elle a de gardes du corps. «Ils ne savaient pas quoi faire», résume-t-il. Il leur fait croire que Kim Kardashian est seule dans sa chambre du premier et ne révèle pas la présence de sa styliste, Simone.

Au bout d'un certain temps, un «petit nerveux» et un «grand plus gentil» l'entraînent au premier étage. «Le petit, c'est Aomar Aït Khedache, je le reconnaît», affirme-t-il tandis que, sur le banc des accusés, l'intéressé à la barbe blanche, devenu sourd,

lit la déposition tapée par des sténotypistes sur son écran. «Ils sont cinq, deux montent avec vous. Qu'est-ce qu'ils s'en fichent qu'il y ait un garde du corps puisqu'ils peuvent le gérer ? Pourquoi montent-ils avec vous à votre avis ?» se demande David De Pas. «Peut-être pour avoir un otage ?»

**Traducteur.** Dans la chambre se joue une scène de panique. Kim Kardashian «terrifiée» fait face au «petit» qui hurle et réclame : «Argent, argent, argent.» Elle ne comprend pas. Le veilleur de nuit joue les traducteurs sans se départir de son calme. S'il a oublié qu'un des braqueurs répétait frénétiquement «the ring, the ring», («la bague, la bague») en revanche, Ouatiki le revoit très bien se saisir de l'énorme diamant sur la table de chevet et le glisser «dans sa poche de droite».

«Kim Kardashian finit par ouvrir sa boîte à bijoux et ils mettent tout dans un sac à dos à doublure orange», complète-t-il, d'un ton toujours égal. Après avoir ligoté la star des réseaux sociaux et l'avoir traînée dans la salle de bains, les voleurs abandonnent le réceptionniste dans les escaliers. Serflex autour des pieds et menottes aux poignets, Abderrahmane Ouatiki sera finalement délivré par le chauffeur de Kim Kardashian accourant avec son garde du corps.

Depuis, il est retourné en Algérie où il travaille dans la permaculture. «A ce qu'il paraît», il souffre encore de syndrome post-traumatique. Mais il n'a pas les moyens de consulter un professionnel. «Je ne suis pas une personnalité publique et je ne veux pas l'être. Je veux retourner dans l'ombre», termine-t-il.

J.Br.  
Photo DENIS ALLARD



LIBÉ.FR

**Qu'est-ce que la «victimisation secondaire»?**

Les victimes de violences sexistes et sexuelles le disent et le répètent : elles souffrent souvent deux fois. D'abord, pendant l'agression, ou le viol qu'elles subissent. Ensuite, lorsqu'elles se retrouvent exposées à des proches qui ne les croient pas, à des forces de l'ordre chargées de recueillir leurs plaintes qui les humilient, ou à une procédure pénale violente, voire dégradante. Une réalité qui a poussé la Cour européenne des droits de l'homme, dès 2015, à faire émerger la notion de «victimisation secondaire» dans ses arrêts. Lire notre décryptage. PHOTO AFP

# Condamnation de Gérard Depardieu : de monstre sacré à délinquant sexuel

**Six semaines après des audiences tendues, le tribunal correctionnel de Paris a condamné mardi l'acteur à dix-huit mois de prison avec sursis pour deux agressions sexuelles sur le tournage d'un film en 2021. Il a annoncé faire appel.**

Par  
**JULIETTE DELAGE**  
et **ANNE DIATKINE**

**M**ardi, au matin de l'ouverture du Festival de Cannes (*lire pages 20-26*), la planète cinéma ne tourne plus exactement comme avant. Gérard Depardieu, monstre longtemps sacré du cinéma, a été jugé coupable des faits qui lui sont reprochés sur le tournage des *Volets verts* de Jean Becker : avoir agressé sexuellement deux femmes, l'une, Amélie K., ensemblier décoratrice, la deuxième, E., assistante à la réalisation. L'acteur de 76 ans, absent de la salle d'audience du tribunal correctionnel de Paris lors de l'énoncé du délibéré, a été condamné à dix-huit mois de prison avec sursis, conformément aux réquisitions du parquet. Le tribunal correctionnel a en outre prononcé une peine d'inéligibilité de deux ans et son inscription au fichier des auteurs d'infractions sexuelles.

**«Maltraitance».** Au terme de cette journée éprouvante, Amélie K. s'est dite «soulagée» auprès de Libé. Oui, Gérard Depardieu fera appel, «mais ça, on s'y attendait», relativise l'ensemblier, qui juge fondamental que le nom de l'acteur figure désormais dans le fichier des auteurs d'infractions sexuelles. Le 27 mars, au terme d'un procès de quatre jours et où le tribunal a largement accordé à l'avocat de la défense,

Jérémie Assous, le temps d'exposer et réexposer ses arguments, le procureur avait requis une peine de dix-huit mois de sursis, une amende de 20 000 euros, l'indemnisation des parties civiles, une obligation de soins psychologiques, une peine d'inéligibilité de deux ans, et l'inscription au fichier des auteurs d'infractions sexuelles de l'acteur.

Les deux avocates des victimes, Claude Vincent et Carine Durrieu Diebolt, avaient aussi demandé 10 000 euros chacune pour leurs clientes, au titre de la «victimisation secondaire» induite par la procédure. Cette notion juridique, présente depuis 2015 dans la jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme (CEDH) prend en compte la souffrance engendrée par la procédure judiciaire elle-même parfois supérieure à celle causée par l'acte dénoncé. C'est l'une des premières fois qu'elle apparaît dans une décision pénale française.

Le tribunal a fait droit à cette demande des parties civiles, soulignant que les temps d'audience, «particulièrement longs et éprouvants», ont été «marqués de tensions prégnantes et d'incidents multiples». Deux arrêts de la Cour de cassation, datant de décembre 2010 et de mars 2023, allaient déjà dans ce sens, sans nommer la victimisation secondaire. Là, en première instance, les magistrats ont condamné Gérard Depardieu à verser 1000 euros «au titre du préjudice lié à la victimisation secondaire», à chacune des deux victimes, en plus des 4 000 et 2 000 euros de préjudice moral.

Pour Carine Durrieu Diebolt, c'est une victoire : «Cette reconnaissance de la maltraitance du prétoire et de l'atteinte à la dignité des victimes est très importante pour nous», s'est réjouie l'avocate. Le président a relevé que la défense avait été particulièrement violente et que ça n'était pas utile à la manifestation de la vérité»

*de la vérité. Cette décision rappelle qu'il faut trouver un équilibre entre les droits de la défense et la protection des victimes.*» Anna Glazewski, maîtresse de conférences en droit public et autrice d'un article sur le sujet, salue elle aussi «la reconnaissance d'un besoin de sérénité et de délicatesse dans la conduite de l'audience» pénale. Elle tient malgré tout à souligner un point essentiel : «L'obligation de traitement adéquat des victimes pèse d'abord sur le magistrat président l'audience.» En clair, la CEDH impose aux juges l'obligation de garantir la sérénité des débats et pas aux justiciables ou à leurs avocats.

**Précaires.** Durant ce procès, d'autres femmes avaient témoigné à charge et décharge. A décharge, bien sûr, Fanny Ardant, qui, d'une voix flévreuse, était venue «élargir le débat», «expliquer pourquoi Gérard Depardieu est un si grand acteur» et porter secours à son ami qu'elle dirige actuellement sur un film au Portugal. Une perspective qui laisse perplexe Amélie K. «Pendant les quatre jours de l'audience, on n'a cessé de nous dire qu'on anéantissait les possibilités de travailler de Depardieu, par ailleurs en mauvaise santé. Et où est-il aujourd'hui? En tournage avec Fanny Ardant. Je ne suis pas opposée à ce qu'il travaille. Mais j'ai le sentiment qu'on a été baladées.»

L'actrice était restée l'après-midi sur le banc auprès de la famille et des amis de l'acteur, et on s'était demandé, l'observant, ce qu'elle apprenait des témoignages des trois femmes fort émues qui lui avaient succédé à la barre, et qui racontaient comment elles avaient été agressées sexuellement par l'acteur sur d'autres tournages. Car il y a une particularité peu sympathique que ce procès a rendue évidente, et que la presse comme les avocates des parties civiles ont notée :



Gérard Depardieu au tribunal correctionnel de Paris, en mars. DIMITAR DILKOFF AFP

la stratégie de l'agresseur qui ne choisit pas ses proies parmi ses égales, mais cible des femmes travailleuses précaires débutantes. «Il attaque celles qui ne vont pas le

dénoncer, synthétise Catherine Le Magueresse, représentant l'Association européenne contre les violences faites aux femmes au travail. Celles qui ne vont pas mettre

en cause son impunité.» Depardieu, lui, a eu une défense particulière : plutôt que de réfuter ses gestes, il a parfois dit ne pas s'être vu les commettre. Ou ne pas avoir agi «de sa propre volonté», «ne se voyant pas palper» et remettant en cause le périmètre même des violences sexuelles. Et dans un aveu d'une sincérité troublante et à la vérité indéniable : «Je ne suis pas que cet homme qui touche.»

**«Le président a relevé que la défense avait été très violente et que ça n'était pas utile à la manifestation de la vérité»**

**Carine Durrieu Diebolt** avocate d'une victime



LIBÉ.FR

## A l'Eurovision 2025, la francophonie fait son retour en fanfare

Avec cinq candidats chantant en français, la 69<sup>e</sup> édition, qui a lieu cette semaine, est la plus francophone depuis plusieurs décennies. Un record qui s'inscrit dans un recul global de l'anglais et d'un regain d'intérêt pour les langues nationales. PHOTO REUTERS

# 2/20

**Promesses, labels, engagements affichés à tout va... La question environnementale s'est fait une place dans les rayons des grandes enseignes.** Mais que cachent ces belles étiquettes ? Le Réseau Action Climat (RAC) s'est intéressé à la question dans une étude publiée mardi, la seconde du genre. En s'appuyant sur une quarantaine de critères, le RAC a noté huit grandes enseignes. Les notes vont de 2/20 pour Aldi à 12,5/20 pour Carrefour. Monoprix obtient 12, Intermarché 8 et Leclerc, leader du secteur, obtient l'une des notes les plus basses, 4,5 (avant-dernier). «Ceux qui jouent le plus le jeu de la guerre des prix sont les moins bien classés», observe Benoît Granier, responsable alimentation au RAC.

## Au Ghana, «le trou le plus cher du monde», symbole de lutte contre la corruption

Un trou béant trône au milieu d'Accra, la capitale ghanéenne. Lorsqu'il pleut, il s'empile d'eau et attire les nageurs des alentours. Les locaux s'en amusent et le qualifient «*de trou le plus gros et le plus cher du monde*». Si cette piscine est source de riailleries, c'est qu'à l'origine, en 2018, devait se trouver un édifice impressionnant, offert à la population ghanéenne, à 70% chrétienne : une cathédrale nationale. Du projet, il n'y a rien. Sauf cet immense trou, des bouts de ferrailles et 58 millions de dollars (52 millions d'euros) de fonds publics dépensés.

A l'époque, le président du Ghana, Nana Akufo-Addo, souhaite assouvir une envie

personnelle : celle de témoigner «*sa gratitude envers Dieu*». Pour cela, il fait appel à l'architecte réputé David Adjaye. Ce dernier imagine un édifice gigantesque, dans lequel se trouveraient un auditorium, une école de musique, une galerie d'art... Akufo-Addo visualise un bâtiment qui rayonnera à l'international, à l'image de Notre-Dame de Paris. Il prévoit une enveloppe de 100 millions de dollars. Le ministre des Finances de l'époque, Ken Ofori-Atta, l'assure : la cathédrale sera principalement financée par des donateurs privés et des levées de fonds. Pour de nombreux Ghanéens, les ambitions paraissent disproportionnées. Le pays croule sous

les dettes, et le salaire par habitant ne s'élève qu'à 2000 dollars par an. Très vite, Nana Akufo-Addo se fait dépasser par ses ambitions. L'enveloppe prévue quadruple. En cause, l'inflation record et la dévaluation du cédi, la devise ghanéenne. Bloomberg assure qu'en 2022, le gouvernement dépense plus de 58 millions de dollars de fonds publics pour la cathédrale. La moitié est destinée au cabinet d'architecture. L'argent est débloqué mais la construction reste à l'arrêt. Où sont passés les fonds ? En décembre 2024, la Commission des droits de l'homme et de la justice administrative se saisit de la question. Elle recommande un audit et des

poursuites contre le conseil d'administration en charge du projet.

Déjà élu de 2012 à 2017, John Dramani Mahama revient au pouvoir en janvier 2025 et s'attelle à la question de la corruption. La cathédrale devient une cible. Dramani Mahama annonce qu'il ne financera plus le projet et dissout l'agence en charge de la gestion. En février, le procureur spécial du Ghana accuse l'ex-ministre des Finances Ken Ofori-Attade, en fuite, d'avoir causé les lourdes pertes à l'Etat en menant des transactions jugées suspectes. C'est lui qui est à l'origine de l'autorisation de l'utilisation des 58 millions de dollars.

MARGOT SANHES

## Des milliers de moustiques tigres mâles stérilisés lâchés à Brive

Avec les beaux jours qui reviennent, le moustique tigre, meilleur ennemi de l'être humain, revient hanter les jardins et les conversations. Originaire des forêts tropicales d'Asie, l'insecte arrivé dans l'Hexagone en 2004 a conquis en vingt ans 78 départements métropolitains (sur 96), selon le dernier recensement du ministère de la Santé, en août.

Parce qu'elle ne se résout pas à perdre le combat contre l'espèce invasive apparue en Corrèze en 2017, la mairie de Brive a lancé, mardi, une expérience inédite en métropole. Chaque semaine jusqu'à fin octobre, plusieurs milliers de mâles stérilisés par irradiation vont être lâchés dans le quartier particulièrement infesté du cimetière Thiers. Pour cela, la mairie a fait appel à l'entreprise Terratis, la seule en France à proposer la technique dite de l'insecte stérile. «L'objectif est d'empêcher la naissance de nouveaux moustiques sur un territoire donné», résume Clélia Oliva, cofondatrice de la start-up montpellieraine et docteure en entomologie. Pas de panique : chez les mousti-

ques, seules les femelles piquent. Les œufs fécondés par ces mâles stériles, auparavant soumis à des rayons X dans les locaux de Terratis, ne seront pas viables. Et les femelles ne pouvant se reproduire qu'une seule fois, la population de gêneurs devrait diminuer d'au moins «60% la première année et 90% la deuxième année», promet Clélia Oliva.

**Santé.** Dans l'Hexagone, Brive est la première ville à tester la solution de lutte biologique. L'opération ne vise «qu'une seule espèce» et n'a «pas d'impact sur la biodiversité puisqu'on continue de lâcher des moustiques, pouvant servir de nourriture à la faune», précise Clélia Oliva. La stérilisation d'insectes par irradiation n'est toutefois pas une méthode nouvelle. Claudio Lazzari, professeur de biologie à l'université de Tours, raconte qu'elle a été développée «dans les années 1950», d'abord «pour contrôler certains insectes ravageurs» vecteurs de maladie, comme la mouche tsé-tsé, ou qui causaient des dégâts dans les cultures.

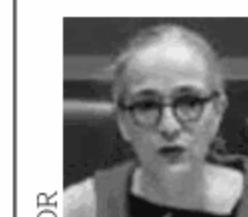
Concernant les moustiques tigres, elle a déjà été mise en œuvre au Brésil, aux Etats-Unis ou encore à la Réunion. Les résultats sur l'île de l'océan Indien ont été probants : le taux de natalité des insectes a chuté de 50 à 60%, entre juillet 2021 et août 2022, lors d'une expérimentation réalisée sur une vingtaine d'hectares et désormais terminée. A la Réunion, diminuer la population de moustiques tigres représente un enjeu de santé publique : l'île fait face à une épidémie de chikungunya, qui a fait douze morts depuis le début de l'année. Pour l'entomologiste Frédéric Simard, directeur de recherche à l'Institut de recherche pour le développement, le moustique constitue «un véritable risque sanitaire, en plus d'avoir un impact sur le confort des populations», en propagant des maladies aux conséquences potentiellement graves (dengue, Zika, chikungunya).

À Brive, la municipalité intervient aussi pour supprimer les gîtes larvaires dans l'espace public et sensibiliser les habitants, avec sa «brigade du tigre», des citoyens volontaires qui encouragent leurs voisins à rester attentifs pour ne pas laisser de l'eau stagnante dans leurs jardins. «*Dans nos milieux urbanisés, l'insecte trouve beaucoup d'opportunités pour pondre ses œufs : coupelles de fleurs, évaloirs d'eau de pluie, objets divers exposés à la pluie*», énumère Frédéric Simard.

**Cout.** Sollicitée par d'autres communes, l'entreprise Terratis, créée en 2024, espère augmenter les capacités de production de son élevage de moustiques – actuellement un million de mâles sont disponibles chaque semaine – afin de pouvoir déployer la méthode à plus grande échelle et ainsi faire baisser le coût de l'opération. Pour l'instant, la facture est onéreuse : la ville de Brive a dû débloquer 50000 euros pour acheter ses milliers de mâles stériles. La technique ne permettra pas d'éradiquer le moustique tigre mais la régularité de son déploiement pourra toutefois limiter l'expansion de l'insecte, en réduisant la natalité.

ANNABEL MARTINEZ-CANAVY

«France-tv est encore trop perçu comme une extension de la télévision [classique].»



**DELPHINE ERNOTTE-CUNCI**  
lors de son audition devant l'Arcom

Lundi, Delphine Ernotte-Cunci, à la tête de France Télévisions depuis dix ans, a défendu devant l'Arcom sa candidature à un troisième mandat. Devant un collège de huit personnes, qui doit se prononcer d'ici au 22 mai, la directrice sortante s'y est à la fois présentée comme une garante de stabilité et comme une visionnaire. Elle aurait vu avant tout le monde que Google et Netflix étaient les nouveaux concurrents de France Télés, «et non plus TF1 et M6». Cinq ans plus tard, elle aurait aussi anticipé l'importance du développement de la plateforme France-tv, dont elle ambitionne qu'elle devienne, d'ici à 2030, «le carrefour numérique incontournable de notre pays». Pour le reste, Ernotte-Cunci veut renforcer Franceinfo, qui n'a jamais décollé en audience, en s'appuyant sur son changement de canal du canal 27 au canal 16 le 6 juin. Autre priorité, faire des émissions «plus régulières», où les citoyens seraient davantage associés. Et ce, pour «redonner ses lettres de noblesse au débat politique». Aussi, la candidate entend clarifier l'offre de la plateforme Ici (fruit du rapprochement entre France 3 et France Bleu) en y basculant les contenus régionaux. Enfin, elle veut «rebâtir un plan de coopération avec les partenaires de l'audiovisuel public». Qui risque de dépendre du bon vouloir du Parlement, alors que le projet de holding (regroupant France Télévisions, Radio France, et l'Ina) voulu par la ministre de la Culture doit être examiné en juin. Un texte que la sortante a soutenu lors de son audition, y voyant un moyen de «protéger l'audiovisuel public» ainsi qu'une «arme de dissuasion contre la privatisation». Cette réforme, «c'est le sens de l'histoire», estime Ernotte-Cunci. Comme si elle postulait déjà à la présidence de la holding.

# Grêle plus dure sera la chute ?

Après les violents orages il y a une dizaine de jours, et alors que la facture des dégâts causés par les pluies de billes de glace a doublé en dix ans, les scientifiques, avec l'IA, cherchent à savoir si le réchauffement climatique intensifie la fréquence de ces épisodes et fait enfler la taille des grêlons.

Par  
**MARGAUX LACROUX**  
Infographie **ALICE CLAIR**

**I**l y a plus d'une semaine, des grêlons, parfois pareils à des balles de ping-pong ou de golf, de 2 à 4 centimètres, se sont soudainement abattus à Paris et dans sa région, dans la Marne et à Lyon. Bilan : des voitures cabossées, des pare-brise fissurés, une partie des vignes de Champagne touchée, des poulets morts sur le coup, quelques toitures endommagées, mais pas de dégâts majeurs. L'événement, qui, fait rare, a touché deux grandes villes le 3 mai, a été assez spectaculaire pour faire parler de lui sans être «de grande ampleur», analyse la Fédération française des assureurs (France Assureurs). Puis la grêle a frappé à nouveau ce week-end, cette fois dans les vignobles bordelais.

La période des pluies de billes de glace, qui s'étale généralement du printemps au début de l'automne, vient seulement de commencer. Le Sud-Ouest et le Massif central jusqu'à la région lyonnaise sont historiquement les zones les plus concernées. La grêle naît dans les cumulonimbus, les nuages faiseurs d'orage : ceux-ci se forment lorsque de l'air humide et chaud au niveau du sol rencontre une masse froide en altitude. «Il grêle régulièrement en France. Très souvent, ça se limite à la taille d'une bille, donc c'est relativement

petit. Les médias en parlent davantage quand ça touche les régions viticoles, ou les vergers, que ça touche les toitures et que ça atteint les voitures en milieu urbain», détaille Matthieu Sorel, climatologue à Météo France. En général, les billes de glace mesurent à minima 5 millimètres de diamètre et, à partir de 5 centimètres, leur chute, à 90 km/h en moyenne, peut briser les vitres des maisons, transformer des voitures en épaves ou blesser des personnes restées dehors. A ce jour, le plus gros grêlon au monde, une sorte de petit ballon d'environ 20 centimètres de diamètre, a été ramassé aux Etats-Unis.

#### TRAUMATISME DE 2022

Comment expliquer ces grandes variations? Couper un grêlon en deux peut donner un indice : il est constitué de couches successives de glace, à la façon d'un oignon. Son tour de taille enflé lorsqu'il est entraîné en altitude, où la température est négative, par de puissants vents ascendants. Là, il collecte des gouttes d'eau qui givrent immédiatement à son contact, formant ainsi de nouvelles couches. Les cas de forte grêle se produisent lorsque le cumulonimbus se transforme en supercellule, une version plus extrême, sous l'effet d'importantes variations de vent avec l'altitude. «C'était le cas le week-end du 3 mai à Paris. Lorsque cela arrive, l'orage s'auto-enfonce et des maisons qui coûtent plus cher.

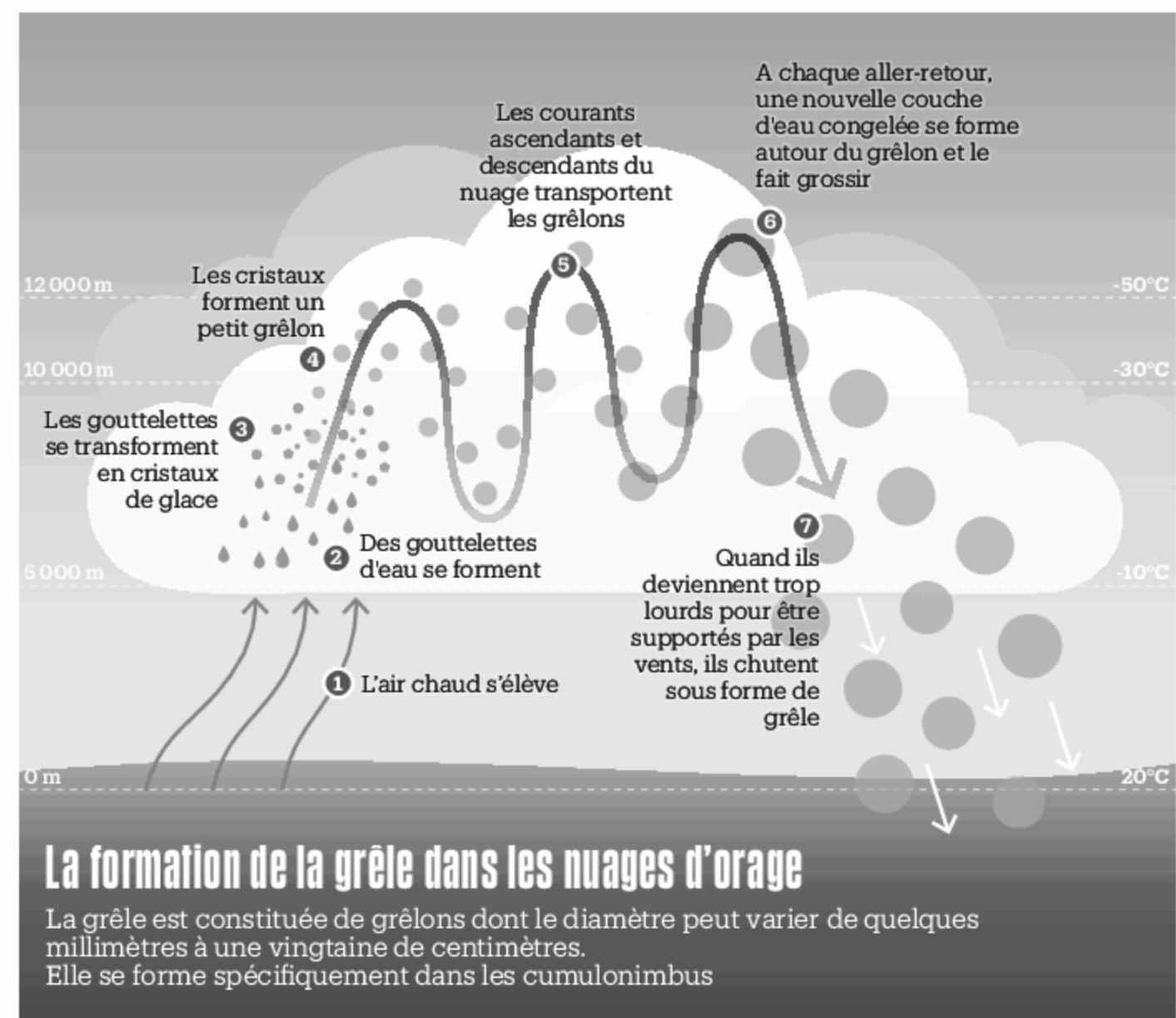


Lors de l'épisode de grêle à Paris, le 3 mai. PHOTO BASTIEN OHIER. HANS LUCAS

longtemps, expose Clotilde Augros, chercheuse spécialiste de la grêle au Centre national de recherches météorologiques. Une puissante colonne d'air entre en rotation au cœur du nuage, maintient les grêlons en suspension et favorise leur croissance.» Désormais, certains acteurs du secteur des assurances surveillent la grêle d'autant près que les prévisionnistes. Ils gardent en tête le traumatisme de l'année 2022, record en termes de dégâts causés par la grêle. Vichy (Allier), Châteauroux (Indre), Ribérac (Dordogne) ou encore Poitiers (Vienne) en ont été victimes. Cette année-là, le Sud-Ouest, le centre et le

Jura ont été traversés par de multiples orages de grêle et de nombreux panneaux solaires ont été pulvérisés sur les toitures. D'après France Assureurs, 235 communes ont vu tomber des grêlons de plus de cinq centimètres de diamètre. Des géants mesurant jusqu'à 12 centimètres ont même été retrouvés dans les Hautes-Pyrénées. Les dommages se sont finalement élevés à un peu plus de 5 milliards d'euros, sans compter les sinistres dans les cultures. Un montant jamais vu, dix fois plus important que la moyenne de ces quarante dernières années. «Cet épisode a pu susciter des interrogations quant à l'assurabilité de ce péril» dans un contexte de changement climatique, écrivait en décembre 2024 la Caisse centrale de réassurance, le réassureur public, dans son rapport au ministre de l'Economie. L'organisme précisait que si ce type d'année noire se reproduisait fréquemment, les assureurs privés pourraient ne plus être en capacité de prendre en charge les dommages. Actuellement, ceux-ci sont compris dans la garantie «grêle neige tempête» des contrats habitation, mais selon certains observateurs, si la casse s'accentuait, cet aléa pourrait intégrer le régime des catastrophes naturelles (séismes, inondations, retrait gonflement des argiles, submersion marine, avalanches) qui bénéficie d'une couverture publique. Car 2022 n'est pas une année isolée : le coût des sinistres causés par la grêle s'envole.

La hausse des dommages n'est pas forcément signe qu'il y a plus d'épisodes de grêle, fait remarquer le climatologue Matthieu Sorel : «On a des voitures et des maisons qui coûtent plus cher.»



représente un vrai casse-tête pour les modélistes. «Il est très compliqué de calculer des tendances car c'est un phénomène très localisé», signale Matthieu Sorel. «Depuis dix-vingt ans on a des observations plus fiables sur la grêle, mais ce n'est pas suffisant pour mettre en évidence le rôle des changements climatiques sur ces phénomènes», complète Davide Faranda. Ajoutez à cela que les systèmes de prévision et les modèles climatiques étant incapables de simuler directement, il faut passer par des moyens détournés : reproduire tous les processus physiques qui mènent à la formation des billes de glace.

#### «GRAND SIMULATEUR»

En Europe, des scientifiques tentent de combler les lacunes. Une étude publiée en 2023 montre que l'augmentation des épisodes comprenant des grêlons de plus de 5 centimètres est significative sur le sud-ouest de la France. En cause : l'augmentation de l'humidité dans les couches basses de l'atmosphère, favorisée par le changement climatique. «On ne sait pas s'il y aura davantage d'orages mais avec le même nombre d'orages, il sera plus facile d'observer des grêlons de grande taille», résume Davide Faranda. Le chercheur estime que «mener des recherches pour savoir si les orages grêligènes vont être plus fréquents, plus intenses, et dans quelle mesure, devient urgent. En Italie en 2023, des grêlons extrêmement rares de 18 cm se sont abattus. Si cela se produisait lors d'un concert au Stade de France, ce serait catastrophique.» L'assureur mutualiste Covéa (Maaf, MMA et GMF), dans un exercice prospectif publié en 2022, a calculé que les orages grêligènes seraient 40% plus fréquents à l'horizon 2050 dans un scénario de fortes émissions de gaz à effet de serre et qu'ils entraîneraient une hausse de la sinistralité de 20%. Mais cette

analyse manque de précision selon plusieurs climatologues que nous avons interrogés. «A Météo France, d'ici quelques années on y verra plus clair sur l'évolution future du risque de gros grêlons», rassure Clotilde Augros. Elle participe actuellement à des travaux pour améliorer la détection de la grêle grâce à l'intelligence artificielle. Concrètement, elle entraîne un algorithme à reconnaître ce phénomène et la taille attendue des grêlons. Cela pourra ensuite servir aux modèles de prévision de la météo. Car pour l'heure, côté Météo France, «il est difficile de dire s'il va tomber une pièce de 10 centimes, de 2 euros, ou une balle de tennis. Dans certains cas, on ne peut pas toujours prévoir la gravité de l'événement», dévoile Matthieu Sorel.

De même, les projections climatiques sur le sujet sont en train d'être révolutionnées par l'intelligence artificielle, moins coûteuse que de faire tourner des modèles particulièrement lourds. Au CNRS, un doctorant travaillant sur l'évolution des orages s'intéresse tout particulièrement à la grêle dans un climat qui change. Sa thèse, menée en collaboration avec la start-up du monde de l'assurance Descartes Underwriting, devrait s'achever dans un an.

En parallèle, un autre projet, appelé Powdev et financé par le plan d'investissement de l'Etat France 2030, cherche à déterminer l'impact des événements extrêmes d'aujourd'hui et de demain. Ses artisans espèrent qu'il pourra donner plus de matière au prochain rapport du Giec, dont la publication est attendue en 2027. «L'idée serait de faire un grand simulateur d'orages, détaille Davide Faranda, où, grâce à l'IA et aux observations récentes, on sera capable de reconstituer tous les aléas : les éclairs, les coups de vents, les précipitations intenses, les tornades, mais aussi... la grêle.»

«Les cinq années records sont toutes postérieures à 2009 et approchent ou dépassent le milliard d'euros de dommages», pointait en avril 2024 un rapport officiel sur l'assurabilité des risques climatiques. Les années récentes les plus dévastatrices ont été 2014, 2017, 2018, 2020, et enfin 2022. Résultat : la facture a doublé durant la dernière décennie.

#### MOYENS DÉTOURNÉS

«Tous les sinistres liés au climat sont en augmentation en France, dont la grêle», confirme France Assureurs. Mais la hausse des dommages n'est pas forcément signe qu'il y a davantage d'épisodes de grêle en France, fait remarquer le climatologue Matthieu Sorel : «On a des voitures, des maisons qui coûtent plus cher donc un même épisode cause plus de pertes financières.» Clotilde Augros ajoute que

«des villes se développent, les gens installent des panneaux solaires sensibles à la grêle, donc les zones fragiles augmentent».

Pour l'heure au niveau mondial, les experts scientifiques du Giec peinent à dire si la grêle est un phénomène déjà en évolution sous l'effet du changement climatique et si cela va encore s'accentuer. Idem pour Météo France à l'échelle de l'Hexagone. «Les Etats-Unis sont à l'avant-garde. Des centres entiers sont dédiés aux prévisions des orages et étudient le lien avec le changement climatique. Dans le contexte actuel [l'offensive Trump contre la science, ndlr], il serait intéressant de prendre la relève», pointe Davide Faranda, chercheur CNRS au Laboratoire des sciences du climat et de l'environnement de l'université Paris-Saclay et spécialiste des orages violents. Si la grêle est peu étudiée en France, c'est qu'elle

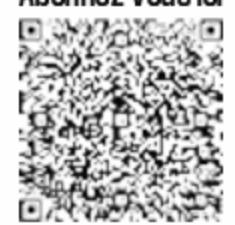
**Libération**  
**ABONNEZ-VOUS**



**Offre intégrale**  
**34,90€**  
par mois  
au lieu de 76,60€  
prix de vente  
au numéro

Le journal papier livré chez vous  
L'accès à tous les contenus du site et de l'application

Abonnez-vous ici



ou par téléphone  
au 01 55 56 7140  
du lundi au vendredi  
de 9H à 18H

# IDÉES/



Nicolas Bedos à sa sortie du palais de justice, en 2024. PHOTO GEOFFROY VAN DER HASSELT, AFP

## Le livre de Nicolas Bedos est tout simplement une imposture

**Le réalisateur condamné pour agression sexuelle poursuit avec son livre «la Soif de honte» une pure stratégie de reconquête. #MeToo n'a pas besoin de récits de honte sublimée, mais a soif de justice.**

Il est des livres qui tombent des étagères comme des aveux. Non pas ceux qu'on attend, pleins de franchise et de reconnaissance du tort causé, mais ceux, plus insidieux, qui s'érigent en récits de résurrection. Des livres comme *la Soif de honte* de Nicolas Bedos. Un ouvrage déguisé en confession, mais animé, dans ses veines les plus profondes, par une stratégie de reconquête. Un texte qui ne cherche pas à comprendre ses fautes, mais à reconfigurer son image. La honte devient un outil, un parfum vaguement noble, quand elle devrait être une épreuve silencieuse et transformante.

**Miroir.** Il fallait bien que cela arrive : que les puissants, tombés de leur piédestal, inventent une nouvelle forme d'impunité – l'impunité littéraire. Nicolas Bedos, condamné pour agressions sexuelles sur deux femmes, choisit de ne pas répondre devant elles. Il répond devant son miroir. Et ce miroir, il le publie. Car ce qui l'intéresse, ce n'est pas de rendre des comptes, mais d'en réécrire les termes. Il nous demande de croire à sa douleur, à ses questionnements, à sa solitude. Il nous demande même de l'admirer, car il ose s'exposer. Mais à quoi bon s'exposer, si l'on se refuse à écouter ?

Les femmes sont doublement trahies dans cette opération de communication : d'abord, dans les faits reprochés, ensuite, dans la façon dont elles sont effacées, transformées en symboles, en allégories, en femmes sans noms. Leurs voix, pourtant premières dans cette histoire, deviennent secondes. On leur vole jusqu'à leur récit. C'est la revanche de l'agresseur en poète, la réapparition d'un système vieux comme le monde : la parole masculine, même souillée, vaut toujours plus que le silence féminin. Mais ce texte n'est pas seulement une réponse à Bedos. Il est un rappel. Un rappel que #MeToo n'est pas une mode, un buzz, un caprice générational.

C'est un tournant historique, douloureux, dérangeant, irréversible. C'est l'effraction du réel dans les salons feutrés. C'est la fin –lente, incomplète, mais déterminée– de l'impunité qui faisait des plateaux de cinéma des royaumes, et des corps féminins des monnaies d'échange. Etre #MeToo, c'est payer le prix fort : se heurter à la diffamation, à l'oubli organisé, aux réseaux qui se referment. C'est perdre plus qu'on ne gagne. Etre un homme #MeToo, un «meetogarçon», c'est autre chose. Ce n'est pas voler la parole, ni parler à la place de. C'est l'amplifier. C'est choisir la défection du confort. Refuser de couvrir, de relativiser, de détourner le regard. C'est être prêt à devenir indésirable dans certains cercles, à dire non aux invitations qui sentent la poude, à ne pas s'acheter de respectabilité sur le dos des autres.

**Posture.** Nous n'avons pas besoin de récits de honte sublimée. Nous avons besoin de justice. Nous avons besoin de procès, de réparations, de reconnaissance. Pas de belles lettres. Pas de posture. Pas d'un homme qui veut transformer ses fautes en chef-d'œuvre. La honte n'est pas une matière noble. Elle est le début d'un long travail. Quand elle devient une stratégie, elle cesse d'être sincère. Elle devient une scène, un acte, une imposture. Alors non, je ne boirai pas cette honte mise en bouteille par un homme pressé de revenir dans le monde, sans avoir jamais vraiment quitté le centre de la scène. Je ne lirai pas ce livre comme une main tendue. Je le lirai comme ce qu'il est : une manœuvre désespérée d'un homme qui n'a pas compris que le temps de l'autofiction rédemptrice est terminé. Il ne s'agit plus de raconter sa vérité. Il s'agit d'écouter celle des autres. ▶

Par  
**STÉPHANE GAILLARD**



Lanceur d'alerte pour #MeTooGarçons, ancien directeur de casting

# L'IA peut aussi être un prof particulier fiable et pas cher

En répondant aux questions par d'autres questions pour forcer l'élève à réfléchir, en incarnant des personnages littéraires ou historiques, l'IA peut être un outil pédagogique performant.

**S**tupeur et tremblements. Nous sommes en novembre 2022, l'intelligence artificielle générative ChatGPT est rendue publique par OpenAI et débarque en trombe dans les foyers et les campus universitaires. Panique chez les professeurs : ils craignent la généralisation de la triche, car les étudiants peuvent faire rédiger leurs devoirs par ce programme. Sciences-Po Paris interdit donc son utilisation non «encadrée», les écoles publiques de New York bannissent ChatGPT, et beaucoup d'autres suivent. Salman Khan, lui, réagit différemment. Cet entrepreneur social américain, fondateur de Khan Academy, une société à but non lucratif d'enseignement à distance, a un avantage : OpenAI lui a donné accès à ChatGPT bien avant sa sortie. Et il s'en est servi pour développer un nouveau logiciel intelligent d'apprentissage, appelé «Khanmigo», sorti en mars 2023. Salman Khan raconte cette révolution copernicienne dans un récit très éclairant, *Un nouveau monde* (éditions L'arbre qui marche), qui paraît demain en français et dans lequel il relate de manière enthousiaste les opportunités que ce genre d'IA offre pour démocratiser l'enseignement.

L'IA fait peur, reconnaît Khan, lui-même parfois dépassé. Mais elle n'est qu'un outil, et de la même façon que l'on restreint l'accès des contenus sur Internet, il faut fortement encadrer ces grands modèles de langage pour les utiliser dans l'enseignement. Premier ajustement : l'IA ne doit pas répondre à la place des étudiant·es. Pour cela, le programme intelligent de Khan Academy se veut pédagogique : il répond aux

questions par d'autres questions et crée un dialogue pour forcer l'élève à réfléchir. Khanmigo sert de professeur particulier, donc, mais peut aller plus loin en incarnant des personnages littéraires ou historiques : Khan retranscrit ainsi une conversation avec Bonaparte, dans laquelle l'avatar cloné de l'empereur confie, dans un style très militaire, la difficulté de ses choix stratégiques et permet de faire revivre Waterloo à la première personne.

Quoi de mieux pour rendre cette lointaine période intéressante ? Le style linguistique ne sera jamais historiquement parfait. Mais l'IA avertit quand certains faits ou attributions ne peuvent être prouvés, et surtout, ne répond pas aux questions anachroniques – pour ceux qui voudraient demander à Charles de Gaulle ce qu'il pense du mariage gay ! Enfin des exemples montrent que cette IA semble hermétique aux théories complotistes et au déni de faits scientifiques sur le changement climatique.

**Temps.** De manière plus large, ce genre d'IA peut aussi préparer les supports de cours pour les professeurs, organiser des débats, voire corriger des copies. Si l'étudiant·e l'utilise toute l'année, l'IA pourra aussi avoir un recul sur ses progrès, voire juger si les devoirs soumis adoptent le style habituel de l'élève, ou s'il diffère et aurait été réalisé par une autre IA. Impressionnant et utile.

Et les professeurs dans tout cela ? Ce genre d'IA générative peut-elle les remplacer ? Salman Khan est catégorique : c'est non ! «Avec l'arrivée de l'IA, il n'y a pas de métier qui soit moins menacé que celui d'enseignant», écrit-il. La technologie va leur faire gagner du temps, qu'ils pourront investir dans de nouvelles démarches pédagogiques, tout en approfondissant leurs relations personnelles avec leurs élèves. C'est l'IA qui va devenir l'assistant.»

Les cours vont toutefois beaucoup changer, assure-t-il : la qualité devra augmenter, car on sera plus exigeant avec les élèves qui ont maintenant accès à d'énormes ressources. Les professeurs devront aussi intégrer davantage l'IA pour rester au ni-

veau et actualiser leurs connaissances.

Et surtout, les enseignements pourraient s'inverser : «Les cours magistraux sont moins nécessaires avec des outils comme ChatGPT qui peuvent les remplacer à distance», explique Khan, et le temps passé en classe devient une opportunité d'organiser des dialogues socratiques, des devoirs en groupe et du soutien pour ceux qui en ont le plus besoin.»

Son expérience parle : depuis 2011, les professeurs du monde entier, qui font partie de sa Khan Academy, lui racontaient qu'ils demandaient déjà à leurs élèves de «suivre leurs cours le soir chez eux», et les «devoirs à la maison» s'effectuaient en classe, dans «un environnement beaucoup plus interactif». De quoi rassurer aussi sur le fait que le recours accru à

l'IA ne va pas obligatoirement couper les liens sociaux essentiels lors de la scolarisation.

**Savoir.** Salman Khan, fils d'immigré bangladais qui a grandi dans une famille monoparentale pauvre, croit en la capacité de l'IA à démocratiser le savoir : «Mozart, Einstein et Léonard de Vinci n'étaient pas juste doués, ils ont eu accès à des opportunités et à des ressources hors d'atteinte pour la plupart d'entre nous», avance celui qui a été boursier du prestigieux Massachusetts Institute of Technology. La technologie fait baisser les coûts d'accès aux outils et à l'apprentissage.»

L'IA générative peut donc être un tuteur bon marché et accessible à tout moment pour les élèves en difficulté. Salman Khan projette qu'elle puisse aussi servir de thé-

rapeute de secours et offrir des conseils comportementaux aux millions d'étudiants qui souffrent d'anxiété et n'ont pas accès à des psychologues.

Comme un pansement ne remplace pas un docteur, mais soigne la douleur au plus pressé, une conseillère artificielle pourrait aider à réduire les angoisses trois heures avant un examen. Et éviter le pire. Rien qu'en Inde, un étudiant se suicide toutes les heures à cause de la pression universitaire. Soit plus de 12000 par an. Comment insérer ces progrès dans l'enseignement français ? La postface de l'édition française donne des pistes. Ses auteurs, responsables de l'association de soutien aux professeurs Ecolhuma, militent pour «renforcer la culture de l'IA éducative» en France, afin de «comprendre ce qu'elle fait et ne fera jamais – à savoir remplacer l'intelligence émotionnelle et relationnelle».

Ils soutiennent que les professeurs doivent avoir le droit d'expérimenter avec l'IA, sans que les outils leur soient imposés, afin de s'approprier ses bienfaits sans crainte. Et s'accordent à dire que nous ne sommes qu'au début d'une révolution inéluctable.

Comme le conclut Khan : «Le génie est sorti de la bouteille, et n'y retournera pas. Débarrassons-nous de la bouteille, et apprenons à bien utiliser l'IA sans laisser la peur nous paralyser.»

SÉBASTIEN FARCIS

SIGNÉ COCO





Auprès d'un collègue ukrainien plus âgé, Enzo s'éveille au désir et s'initie à une masculinité dominante. PHOTO LES FILMS DE PIERRE

# «Enzo» Transfuge de grâce

**Chantier** Tout en finesse et en ambiguïtés, le long métrage posthume de Laurent Cantet, réalisé par son ami Robin Campillo, suit l'émancipation d'un adolescent de bonne famille qui se rêve ouvrier.

## QUINZAINE DES CINÉASTES

**ENZO** de Laurent Cantet, réalisé par Robin Campillo avec Eloy Pohu, Pierfrancesco Favino, Elodie Bouchez... 1h 42.

**E**nzo, c'est si beau qu'on y repense encore, et l'on sait bien qu'un film-prénom a toujours de lourdes promesses à tenir. S'abstenir de nous conter un sujet, de viser un portrait d'époque ou même de génération, puisqu'il s'agit seulement de nous offrir un personnage à côtoyer. Peut-être même à tutoyer au-delà de la fiction, comme on croise désormais des Tanguy, archétype post-Chatillez, et des Rosetta post-Dardenne dans le réel. Un Enzo, on en a déjà rencontré, ce serait donc un de ces fils de la bourgeoisie «d'écrocheur scolaire», écoeuré par le confort de son milieu. Ici, un adolescent qui se rêve maçon plutôt qu'héritier des priviléges de ses parents. Le comédien Eloy Pohu, inconnu débutant, le joue opaque et buté, les émois planqués dans la fausse nonchalance de ses 16 ans.

Emporté par un cancer en avril 2024 à 63 ans, Laurent Cantet n'aura donc pas eu le temps de tourner le film dont il avait achevé le scénario, le casting et les repérages en vue du tournage

deux semaines plus tard. Enzo aurait pu s'éteindre aussitôt avec lui si son ami et collaborateur de longue date Robin Campillo, cinéaste lui-même (*120 Battements par minute, l'Île rouge*) et monteur de ses films, n'avait pas tenu à le mener à bon et à beau terme.

## LASCIVITÉ ENSOLEILLÉE

Pour qui est au courant de cette fabrication posthume, une impression de secret feutré imprègne le film, comme s'il enregistrait ce face à face amical sur la pointe des pieds, une conversation de cinéastes où l'un se penche sur le projet de l'autre et le met en musique. C'est toujours ce cinéma préoccupé de social sans considérer qu'il doive faire grise mine, ni divorcer de l'imaginaire. Ces thèmes fondateurs qui appartiennent sans doute permis à l'œuvre de Cantet, tenaillé par la question du travail : destinée de classes, crise de transmission paternelle (vingt-cinq ans après *Ressources humaines*, l'Edipe déplacé de l'usine au cocon doré de la bourgeoisie), recherche d'une place où se mettre. Tout ça comme érotisé sous les rayons de la chronique estivale, sans que le sens des choses concrètes ne se dilue dans ce parti pris de l'indolence. C'est à La Ciotat que ça se passe (déjà le décor de *l'Atelier*), filmé comme un

hors-monde antique, presque au ralenti: lascivité ensoleillée des extérieurs, nocturnes suspendus entre ciel et mer. Entré comme apprenti sur un chantier, Enzo n'a rien dit de son origine sociale à ses collègues. La révélation a lieu dans une scène parfaite d'implicite, à travers les yeux du patron brusquement dans ses petits souliers lorsque, venu passer un savon à son nouvel ouvrier devant ses parents, il découvre le couple au bord de la piscine d'une affolante villa en verre – le dominant statutairement de toute leur bienveillance décontractée.

Il faut dire qu'on n'avait encore jamais vu Pierfrancesco Favino, taureau rituel à son aise dans les rôles de parrain de la pègre, dans la peau d'un prof de fac en bermuda (les agrégés de maths se demanderont à quelle loterie de l'immobilier s'inscrire illiko). Et qu'il est d'une crédibilité folle en pater familias désespoiré par la révolte de son fils, inquiet et orgueilleux, pathétique et inquiétant sans que le film ne le tourne en ridicule. Mère bohème pour qui la maçonnerie donne l'impression d'un intéressant stage en développement personnel, Elodie Bouchez personnifie un spécimen de la vie sans efforts, verre de rosé à la main. De cet ado torturé, on la verrait soutenir n'importe quel projet d'encanissement passager pourvu que la famille se retrouve à la fin pour son habituelle villégiature en Italie. Artisan, artiste, du moment que tu t'épanouis, mon cher!

#### RÉBELLION AUX PETITS BRAS

La finesse du film est là: on y trouvera que des formes ambiguës, enrobantes d'adversité patiemment opposées au projet d'émancipation d'Enzo, qui semble rêver d'un environnement moins cosy pour cadrer avec ce qui cogne à l'intérieur. La colère, on le sent, contre la figure repoussoir du père en chaussures bateau, obsédé par les études supérieures. Le désir aussi, éveillé pour ce collègue ukrainien plus âgé auprès de qui Enzo s'initie à une masculinité dominante. Vlad (Maksym Slivinskyi, formidable dans toutes ses variations de température homoérotique) a fui la mobilisation forcée en Ukraine. Fasciné par l'imagerie militaire, l'adolescent lui envie l'aubaine d'avoir une tragédie à vivre, une cause avec laquelle mettre son corps en jeu sous la contrainte. Dans ce milieu libéral qui ne ferait même pas grand cas de son homosexualité, où peut-il trouver à se cultiver la vie en dur, celle qui laisse des callos sur les mains (joli détail que le refus de l'apprenti de mettre ses gants au travail) et des bleus dans le dos? En inversant les données classiques du «transfuge de classe», le film donne une réplique subtile à *Partir un jour* qui ouvrait le festival, tout en atteignant un idéal de douceur. Mais restitue aussi la cruauté de l'échec de cette rébellion aux petits bras. Exemplaire: cette invitation en boîte de nuit qui échoue piteusement sur le seuil du club, où l'ado est recalé pour son âge, puis migre au bord d'un précipice où il s'endort à la belle étoile, bercé par l'océan. On pense parfois à *Call Me by Your Name*, jusqu'à cette dernière scène qu'il ne faut pas trop révéler, reliant par téléphone une ruine romaine à ce qu'on imagine être un autre champ de ruines, quelque part en Ukraine, sous les bombes.

SANDRA ONANA

# «C'est le produit d'une amitié et d'une histoire de cinéma entre Laurent Cantet et Robin Campillo»

Le cinéaste Robin Campillo et la productrice Marie-Ange Luciani reviennent sur la genèse du film, dont l'écriture et la conception ont été une œuvre collective, marquée par la mort du réalisateur à quelques jours du tournage, en 2024.

**L**e projet n'avait rien d'évident, et à la fin l'évidence s'impose: *Enzo*, le beau film de Laurent Cantet réalisé par Robin Campillo, a fait l'ouverture de la Quinzaine des cinéastes à Cannes mardi soir. Cantet avait gagné la palme d'or en 2008 pour *Entre les murs*, Campillo avait raflé le grand prix en 2017 avec *120 Battements par minute*. Ils ont, presque toujours, travaillé sur les films l'un de l'autre. Gageons que la projection s'achèvera dans des torrents de larmes, et pas seulement car l'émotion prend d'un coup, aux ultimes instants d'*Enzo*, récit d'une adoles-

cence butée et rêvant d'ailleurs dans les calanques de La Ciotat.

L'histoire qui a vu naître le film est de celles que le cinéma offre peu, surtout ici, à Cannes, plus souvent épicentre de séismes d'ego. Un ami, Robin Campillo, a tourné le film d'un autre ami, Laurent Cantet, mort d'un cancer en avril 2024 avant d'avoir pu le faire. Une productrice, Marie-Ange Luciani (*120 Battements par minute*, *Anatomie d'une chute*), qui avait travaillé avec les deux, s'est escrimée à le produire, alors que tout lui disait, dès la première minute, que son auteur risquait de ne pas pouvoir l'achever.

Quelques jours avant la projection officielle, dans les bureaux des Films de Pierre, sa société de production, à Paris, Marie-Ange Luciani et Robin Campillo sont revenus sur la genèse d'*Enzo*, sur l'amitié de quarante ans liant les deux cinéastes et d'autres complices, et sur, il faut bien le dire, le résultat miraculeux du film, qui loin de s'en trouver plombé, navigue dans une apesanteur inespérée.

**Enzo ne semble pas du tout entravé par la responsabilité qu'il pourrait y avoir à**

#### INTERVIEW

##### tourner le film d'un autre...

**Robin Campillo:** Pour être honnête, je ne me suis pas posé beaucoup de questions sur le fait de reprendre ce film. J'ai dit à Laurent, quand il était vraiment très malade et qu'on a décidé de continuer: «*Je ne vais pas faire un film à la manière de Laurent Cantet, je ne sais même pas ce que ça veut dire.*» Enfin si je vois, mais je ne sais même pas ce que ce serait de faire un film à ma manière non plus. Quand on a un ami comme

ça, depuis quarante ans, c'est le silence qui est fort, la complicité. On ne s'est pas raconté tant de choses. On faisait des films ensemble. On est entrés en même temps dans la même classe à l'Idhec [*l'ancien nom de la Femis, ndlr*], on a ouvert pour la première fois une caméra ensemble.

**Marie-Ange Luciani:** Et plus que ça, tu lui as présenté sa femme...

**R.C.:** Oui, avec qui j'étais au lycée. Mais on était tellement proches qu'on ne savait plus de quoi c'était fait. Si on avait tourné ce film ensemble jusqu'au bout, on serait arrivés, en tout cas en termes de structure, de scénario, à quelque chose d'à peu près équivalent. Après, sur la manière de faire, sur mon rapport aux acteurs, sur la question de la pudeur, de l'impuissance, de la sensualité, de trop de couleur, de moins de couleur, il y a peut-être des choses qui viennent de moi et qui appartiennent à ce moment de ma vie de cinéaste, de ma réflexion artistique, formelle, etc. Mais Laurent me faisait confiance. On s'était mis d'accord là-dessus. Il m'avait dit: «*Tu fais comme tu veux.*» Et les réalisateurs et les réalisatrices font comme ils peuvent. Le style, c'est le truc qui pègue. On ne peut pas en sortir. C'est plutôt quelque chose qui revient comme le retour du refoulé, on retombe dessus tout le temps. Mais le fait que ce ne soit pas un film à moi faisait que je pouvais être moins angoissé sur le tournage.

**Ça aurait pu être le contraire...**

**M.-A.L.:** T'étais quand même un peu angoissé!

**R.C.:** Oui, j'étais angoissé, mais par le fait de faire un film.

**M.-A.L.:** En tout cas, dans une exigence dingue sur la précision de la mise en scène.

**R.C.:** Quand on m'appelle au montage pour que je voie un film et que je donne mon avis, j'ai toujours envie de dire: «*Vous voulez pas me laisser en tête-à-tête avec le film pendant deux semaines, que je fasse ma sauce, que je m'amuse?*» Là, j'ai eu un peu ce sentiment-là. Il y avait un objet qui appartenait à Laurent, mais où je pouvais créer des efflorescences, des tropismes. J'ai eu l'impression sur ce film, en réfléchissant de mon côté, en discutant avec Marie-Ange, en discutant avec Gilles Marchand [*grand ami et scénariste fréquent de Cantet et Campillo*], qui était là pendant tout le tournage, qu'en fait, c'était la même chose qu'avant. J'ai un rapport très étrange à la mort. J'ai tellement l'impression que c'est une expérience que l'autre personne vit, et que moi je ne peux pas vivre, que j'instaure une espèce de distance. Pour moi, Laurent est un peu hors-champ, il n'est

**Suite page 22**



Robin Campillo et Marie-Ange Luciani, le 9 mai à Paris. PHOTO ROMY ALIZÉE



Robin Campillo et Laurent Cantet avant la projection cannoise d'*Entre les murs*, en mai 2008. PHOTO ANNE-CHRISTINE POUJOULAT. AFP

**Suite de la page 21** pas décédé. En plus le film se passe en été, à La Ciotat, la ville où il vivait une partie de l'année et que je connaissais bien. Le fait qu'on aille sur le tournage à pied, que sa compagne, Isabelle, et sa fille, Marie [aussi directrice de casting], soient dans le coin, qu'elles passent sur le tournage, qu'elles aient apporté le champagne à la fin, a fait qu'il y avait quand même quelque chose d'extrêmement solaire sur le film. Ça, et la vivacité des deux acteurs non professionnels.

#### Eloy Pohu et Maksym Slivinskyi sont extraordinaires. Vous avez fait le casting ensemble ?

**M.-A.L.:** Oui. En fait, il faut reprendre au début. Laurent était malade, et Robin est revenu à ses premières collaborations avec lui. Il a dit : «OK, j'écris le film et OK, je le monte», ce qu'il ne faisait plus depuis quelque temps. Et puis la maladie s'est aggravée, et là, on s'est dit : «Comment on fait?» C'était une question toute bête de production et d'assurance. Je ne pouvais pas assurer Laurent sur ce film-là. Mais je pouvais assurer Robin. Et comme ils étaient tout le temps en train de discuter du film, que le casting avait été fait par Marie, fille de Laurent, que les deux regardaient les essais ensemble, ce qu'ils faisaient habituellement, petit à petit, l'idée de la coréalisation s'est dessinée, très tôt dans la préparation du film. Laurent a pu valider le casting, mais Robin était là et ils en avaient discuté ensemble.

#### Vous avez coécrit dès le début, Robin ?

**R.C.:** Non, Laurent travaillait sur le film avec Gilles Marchand.

**M.-A.L.:** En fait, au départ, Laurent avait pratiquement fini un scénario qui devait se tourner en Thaïlande. On était en train de préparer les repérages quand il est tombé malade. On connaît la gravité de ce genre de cancer. Il est venu me voir en me disant : «Je ne peux pas être en Thaïlande, mais j'aurais l'im-

pression d'attendre la mort si je ne fais rien, il faut que je fasse autre chose.» Il avait un autre projet dont il m'avait parlé mais qu'il redoutait un peu, car il craignait qu'on dise qu'il refaisait le même film que *l'Atelier*. J'ai dit : «On y va.» Et donc là, Gilles a commencé avec lui.

**R.C.:** J'ai lu un traitement où il y avait déjà à peu près tout, j'étais très enthousiaste.

#### Pourquoi ?

**R.C.:** Il y avait un truc autour du jeune personnage principal qui était très fort. Il a un mystère, quelque chose d'opaque. Ce n'est pas un film qui raconte une chose définitive sur l'adolescence ou sur le monde actuel. Et les fictions fonctionnent sur des gens qui sont opaques et pas sur des gens qu'on comprend. Quand je suis entré à mon tour dans la phase d'écriture, on a travaillé vite, et pour Laurent c'était dur, car il écrivait en même temps qu'il avait des chimios, des opérations. Mais je sentais que ça lui permettait de vivre aussi et de bien vivre, à côté des traitements.

#### A aucun moment tous les deux vous ne vous êtes demandé dans quoi vous vous lanciez ?

**«On a travaillé vite, et pour Laurent c'était dur, car il écrivait en même temps qu'il avait des chimios, des opérations. Mais je sentais que ça lui permettait de vivre aussi et de bien vivre, à côté des traitements.»**

Robin Campillo

**M.-A.L.:** On refusait de se dire, Robin et moi, que Laurent allait mourir. C'était une façon de ne pas le voir. Notre directeur de production, qui avait fait les repérages à La Ciotat, m'avait dit : «Laurent est très diminué, je pense qu'il n'arrivera pas à tourner le film.» Et nous, on répondait «mais si !» Si on s'était dit le contraire, on aurait arrêté. Mais on se l'est fait croire, Laurent y compris. Quand il a validé le casting ici, je l'ai raccompagné en taxi chez lui, et il m'a dit : «Mes examens sont très bons, je vais être impeccable pour le tournage.» Il était à l'hôpital le lendemain et c'était la fin. Je pense qu'on a fait le film pour donner à Laurent encore de la vie, et donner à Robin, sans qu'il le sache, une façon de continuer à parler avec lui. Pour arriver à une œuvre qui est le produit d'une amitié et d'une histoire de cinéma entre eux deux. Mais oui, j'ai eu plein de fois peur le soir en me couchant, ou lorsque des amis m'appelaient et me disaient : «Mais t'es complètement folle, qu'est-ce que tu fais ?» J'avais quand même Robin qui m'assurait qu'il le ferait. Parfois je me disais : «Je ne le crois pas, il va s'effondrer, il ne va pas le faire.»

**R.C.:** Je suis d'un naturel très positif, enfin je suis très dépressif, mais je suis heureux de faire les choses... Et aujourd'hui je suis heureux, il y a un nouveau film de Laurent Cantet qui va sortir. Si on avait mis le scénario dans un tiroir, cela aurait été terrible. Pour nous, pour sa compagne, pour ses enfants. C'est arrivé si soudainement que lui-même était étonné que ça aille si vite. C'était injuste. Il m'a dit un truc à l'hôpital qu'il a dit aussi à Gilles Marchand et à Dominik Moll [autre ami de la bande de l'Idhec] : «Je suis désolé, parce que quand j'étais jeune, j'étais sauvage.» Il voulait dire réservé. Le film a à voir avec ça.

**M.-A.L.:** Et à l'écriture, vous avez d'ailleurs lutté l'un et l'autre sur cette question de la

réserve. Toi, tu érotisais beaucoup les personnages, tu les libérais dans des scènes de fête, de danse, là où lui, il avait toujours cette retenue du «je ne suis pas sûr». Or la maladie, c'est terrible à dire, a libéré Laurent, il a été obligé de lâcher des choses.

**Cela aurait pu être difficile pour Laurent Cantet de donner son film à quelqu'un d'autre, et vous-même auriez pu le recevoir comme un fardeau, mais au contraire, ça vous a libéré aussi.**

**R.C.:** Oui, avec cette découverte que je peux faire un film l'année suivante, ce n'est pas la peine d'avoir un scénario ficelé complet, on y va, on fonce... Ça a ouvert une porte. La mort de Laurent m'a réappris l'urgence. Là où le VIH m'avait mis dans un état de sidération [*Robin Campillo a été un militant actif d'Act Up*], là, ça me met dans un état de mouvement. Et il y a ce truc quand même qui est très valorisant, de se dire qu'on vous appelle sur un film qui est en danger. Sur l'ego, c'est assez sympathique, on se dit : «Bon, si je fais de la merde, c'est pas grave, je suis quand même en train de sauver les meubles !» (Rires.)

**Quand avez-vous découvert le film dans son entiereté ?**

**M.-A.L.:** Je l'ai regardé de manière très morcelée tout au long du montage. On était déjà bouleversés. Mais quand on l'a vu vraiment la première fois dans la salle du Grand Action [dans le V<sup>e</sup> arrondissement de Paris], au moment de la dernière réplique – «Tu es là» –, ça m'a totalement saisie. Robin ne me l'avait pas montré au montage. Mais Isabelle, la femme de Laurent, qui avait vu le film en train de se faire, a dit : «C'est drôle, je n'avais jamais entendu que la dernière réplique du film, c'était "tu es là", et je viens de comprendre le sens.»

Recueilli par

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

# quinZaine DES CINÉASTES

Sociétés et réalisatrices et réalisateurs de films

# CANNES<sup>2005</sup>

DU 14

AU 24

Mai

en partenariat avec

france•tv

# «L'Aventura», paréo décollage

**Répit** En ouverture de la sélection de l'Acid, le road-trip sarde de Sophie Letourneur, bricolé à partir de ses enregistrements personnels, malmène sa cheffe de famille dans une narration joyeusement décousue.

**ACID**  
**L'AVVENTURA**  
de Sophie Letourneur  
avec Philippe Katerine,  
Sophie Letourneur... 1h 40.

**L**es plus bruyants de la plage, ce jour-là, ils l'ont encore été, tous les quatre, Sophie et Jean-Phi et les enfants, Claudine et Raoul : Sophie se souvient bien d'avoir eu un peu honte. Quel jour c'était déjà ? Le jour des glaces ou celui où il y avait un bar à mojito, quand Raoul a fait caca dans le sable ? C'était à la Bobba ou à l'autre, ou plus tard, quand ils dormaient au gîte chez Francesco ? Est-ce qu'ils sont restés une ou deux nuits ? Et pourquoi Claudine a pleuré ? Ils tentent de s'en souvenir, et de leurs tentatives de décrire, des conversations bordéliques qu'ils enregistrent au fur et à mesure de leur road-trip en Sardaigne,

un récit naît peu à peu, fragmentaire, et avec lui un film se déroule, frénétique, sur les traces des vacances. Le mélange, un chaos précis entièrement orchestré par le montage, entre le trop-plein d'informations et l'incertitude permanente sur ce qui a eu lieu, où et quand, fait le sel de *l'Aventura* de Sophie Letourneur, projeté en ouverture de la sélection parallèle de l'Acid, programmée par les cinéastes membres de l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion, en ce premier jour de Cannes 2025. Où et quand déjà ? Ce «déjà» de la question est le mode temporel de *l'Aventura*, quelque part entre indicatif et conditionnel, le temps de

l'anecdote floue, comme une troisième voie de l'existence. Floue mais aussi, sans aucun doute, intense, émotionnellement épuisante, comme un voyage en famille. En couple mais avec les enfants. L'été mais avec les parents. Tout une aventure.

**Booking.** Le précédent *Voyages en Italie*, déjà avec Sophie et Jean-Phi, déjà joués par le faux couple formé par la cinéaste et Philippe Katerine (il fait cette fois des prouesses d'introversion en beau-père n'aspirant qu'à se tirer cinq minutes, fumer une clope en cachette), mettait au plaisir, par décontraction de la cinéphilie, un grand film de Rossellini.

Le titre du nouveau Letourneur cite cette fois non seulement Stone et Charden (en version karaoké) mais un chef-d'œuvre moderniste d'Antonioni (1960, ici amputé d'un «v»), dont le moteur était aussi, en son temps, une incertitude radicale.

Mais c'est plutôt une fausse piste, et si *l'Aventura* invite à la référence sans déférence, il faut plutôt aller chercher, pour l'expérimentation narrative, du côté d'un Resnais en *agriturismo*, d'une Sarraute paumée sur booking.it. Ou d'une sorte de Hong Sang-soo, cinéaste contemporain adepte des jeux de structure, mais qui s'emmêlerait les pinceaux, deviendrait ingérable, complexe, capricieux, inracontable, d'être sans cesse interrompu par les cris, les pleurs, les jalousies, les hontes, les fous rires de moquerie, les impatiences de la petite famille, sur le fond d'un amour qui clairement bat de l'aile. Tous les affects négatifs, passagers, du quotidien et leurs expressions débordantes, qui composent la matière du film, semblant parasiter sa méthode.

Or cette méthode cherche absolument à être envahie : à partir de ses propres enregistrements de vacances, retranscrits, que la cinéaste fait rejouer par d'autres et dont elle monte une première version filmée, Letourneur écrit un scénario de fiction, tourné à son tour, puis amplement dé- et restructuré au montage. Le son vient donc avant l'image pour la recréer, le souvenir se place avant l'événement pour le refaire. C'est un cinéma «décalé», parce que produit d'une série de légers décalages, entre ce qui se passe et ce qu'on en dit, entre ce qu'on se rappelle et ce qui en est reconstitué, refilmé, remonté, etc.

**Respiration.** De tout ce bricolage – faire en fonction (du matériau pré-existant), faire avec (les humeurs, les chagrins) – naît une belle déconcentration, aussi contradictoire que les conversations qui la scandent, puisqu'elle s'agit à mi-chemin entre trouble de l'attention et reconstitution obsessionnelle. La fatigue de la mère, qui doit faire attention aux besoins de ses enfants – Raoul (Esteban Melero) a 3 ans, Claudine (Bérénice Vernet) plutôt 11 – et à ceux de son mec, mais qui doit aussi les ignorer par moments pour tenir bon, donc résister en permanence à ce qu'on exige d'elle (de l'empathie, du soin), semble être à la fois le sujet et le point de vue du film, l'endroit de sa mise en scène.

J'ai du regard pour vous, mais pas trop, sinon ça me bouffe : formule d'une autre éthique du cinéma, peut-être plus saine, que celles en cours. Et si le travelling de Jean-Phi, marchant dans la petite ville, lui offre enfin son moment de respiration vitale, pour Sophie, rien ne s'arrête jamais, pas de répit. Alors faire avec, faire en fonction : même tartinée de caca d'enfant, cette scène sur la colline, dans la lumière du soleil couchant, c'est très beau d'un coup, même si ça pue. Ils sont ensemble, comme une dernière fois. C'est vers la fin ça non ? Où et quand déjà ?

LUC CHESSEL



Le chaos solaire d'un couple (Philippe Katerine, Sophie Letourneur) et de deux enfants (Bérénice Vernet, Esteban Melero). ARIZONA FILMS



PROJ  
PRIVÉE

THIERRY  
FRÉMAUX

Le délégué général du festival de Cannes, Thierry Frémaux, sort du marathon de la sélection et entre dans celui de la manifestation elle-même. «A quoi carburez-vous ? Quel est la marque de votre kérosène ?» pourrait être la seule question qui vaille, le sachant ceinture noire de judo et adepte du vélo en mode sportif... Et tout ça, avec zéro alcool pendant les quinze jours de raout. La veille de l'ouverture, il nous a envoyé fissa les réponses à notre questionnaire cinéphile existentiel.

**La première image ?**

La Sortie de l'usine Lumière à Lyon, mais je l'ai longtemps ignoré. Sinon le surgisse-

ment de John Wayne dans *la Chevauchée fantastique*. Ça, je m'en souviens bien !

**Le chef-d'œuvre dont tout le monde vous parle et que vous n'avez jamais vu ?**

*L'Empire des sens* de Nagisa Oshima.

**Un film secret qui en sait long sur vous ?**

*Au fil du temps* de Wim Wenders.

**La bande originale qui vous trotte dans la tête ?**

En ce mois de mai 2025, celle de *Mission : Impossible* de l'Argentin Lalo Schifrin. Sinon, *la Maman et la Putain* de Jeanne Cherhal qui est (presque) une chanson de cinéma.

**Un film où il ferait bon vivre ?**

Les quinze premières minutes du *Mal n'existe pas* de Ryusuke Hamaguchi.

Et le Paris de *Chronique d'un été* de Rouch et Morin.

**Votre palme d'or favorite (ou un film qui ne l'a pas eu et c'est un scandale !)**

Je les aime toutes, c'est dans mon contrat de travail.

**Votre vie devient un biopic. Qui dans votre rôle ? Et qui derrière la caméra ?**

Impossible de l'imaginer, je veux rester digne !

**Le monstre ou le psychopathe de cinéma dont vous vous sentez le plus proche ?**

John Merrick, le héros d'*Elephant Man* de David Lynch. Et Mark Lewis, le «voyeur» de Michael Powell.

**La scène qui vous fait pleurer à tous les coups ?**

Dans *A bout de course* de Sidney Lumet, la scène de retrouvailles entre la fille gauchiste en fuite et le père qui la pleure encore. Et le retour de la Pomponette dans *la Femme du boulanger* de Marcel Pagnol.

**Le film le plus drôle de tous les temps ?**

*Le Caméraman* de Buster Keaton.

**Quelle réplique peut résumer votre humeur du moment ?**

Brando à la fin d'*Apocalypse Now* : «L'horreur, l'horreur.»

**La dernière image ?**

Je vous dirai le moment venu !

Recueilli par  
DIDIER PÉRON

# Volodymyr Zelensky, l'alter héros

**Personnage** Peu inventif mais exhaustif, un documentaire retrace le parcours de l'Ukrainien, clown-businessman avisé devenu chef de guerre.

## SÉANCE SPÉCIALE

**ZELENSKY** d'Ariane Chemin, Yves Jeuland et Lisa Vapné (2h15). Sur Arte.fr.

Projeté à Cannes dans le cadre d'une journée spéciale Ukraine mais visible d'ores et déjà sur la plate-forme d'Arte, *Zelensky*, le documentaire en deux parties d'Ariane Chemin, Yves Jeuland et Lisa Vapné ne brille pas par sa facture, un peu plan-plan, alternant sans grandes idées archives et interviews. Il faut cependant le regarder pour la perspective profonde qu'il offre sur le destin d'un homme (*lire aussi pages 2-4*) devenu figure historique et centrale de la géopolitique depuis ce jour fatidique du 24 février 2022 où l'armée russe a lancé son offensive sur l'Ukraine. Et où, Poutine laissant croire que Zelensky et les siens avaient immédiatement pris la fuite, le président armé de son téléphone s'enregistrait devant le palais présidentiel et assurait son intention de ne pas déserter le combat.

La véritable bascule aura pourtant lieu encore un peu plus tard lorsque l'Ukrainien visitera la ville suppliciée de Boutha et verra les cadavres aux mains liés dans le dos : «*A ce moment-là, on est vraiment tombé de la falaise.*» Quelque chose de la radicalité du projet d'éradication du pays par Poutine explosait sur ce théâtre de tortures et de massacres de civils. Il y avait un avant et après Boutha.

**Embrigadement.** Le documentaire s'appuie sur le travail de la journaliste du *Monde*, Ariane Chemin, qui en 2023 avait publié cinq articles retracant le parcours de Zelensky depuis l'enfance soviétique jusqu'aux dures conditions de l'homme

d'Etat au cœur d'un pays en guerre. Selon le même mode chronologique, le documentaire nous transporte d'entrée de jeu dans la ville d'enfance de «Volodia», Kryvyi Rih, une zone d'extraction et de traitement de l'acier qui paraît vivre sous un constant ciel de grisaille et de pluie. La cour d'immeuble, où se pressent les souvenirs des anciens camarades ou voisins avec sa fontaine, ses tréteaux, espaces de convivialités en extérieur pour échapper à l'étroitesse des appartements soviétiques où les familles s'entassent à plusieurs, ne devrait décidément faire rêver personne. Pourtant les camarades de Zelensky et lui-même en parlent comme d'une espèce de période heureuse, de jeu et de rires collectifs mais aussi d'obéissance à une certaine doxa d'embrigadement quand il leur est permis d'accéder à l'uniforme des jeunes communistes, les «pionniers» au foulard rouge qui ne savent pas encore qu'ils seront les derniers. L'effondrement du mur de Berlin en 1989 et la liquidation de l'URSS sont contemporains de leurs débuts dans l'adolescence. La cassure d'un système structuré par Moscou, l'indépendance recouvrée du pays, l'accession à des nouveaux types de divertissements, tout cela forge le caractère et les sentiments d'un gamin déjà particulièrement vif, décrit par ses professeurs comme le plus charismatique de sa classe d'âge, un meneur né.

La suite ne fera que confirmer ce tempérament de *winner*. «*Perdre, c'est pire que mourir*», dira-t-il, et il expérimente cette maxime en multipliant les candidatures non à des diplômes universitaires mais des télécrochets où il chante, danse, fait des

sketchs, se fait remarquer, lui et ses potes qui vont bientôt former une bande organisée sous le nom de Kvartal 95. De simple prestataire de divertissement, Zelensky va devenir homme d'affaires avisé, joignant à ses talents scéniques ceux de producteur et de patron de boîtes. Le Studio Kvartal lui permet, à 25 ans, de maîtriser toute la chaîne de décisions depuis le concept des projets d'émissions, de séries, de films jusqu'à la diffusion. Comme l'explique un réalisateur ayant régulièrement travaillé avec lui sur des programmes à succès, Zelensky ne laisse rien au hasard et veut tout contrôler.

**Gag.** Sa notoriété est immense sur tout le territoire de l'ex-URSS et, avec un bureau à Moscou, lui-même russophone qui devra tardivement apprendre l'ukrainien, il brocarde tout le monde dans ses shows mais ne prend pas vraiment parti. Lors de la révolution orange, il n'est pas à Maidan. Mais l'annexion de la Crimée en 2014 marque une rupture, il décide de couper les ponts avec Moscou où il ne remettra plus les pieds. C'est aussi le moment où naît l'idée de la série *Serviteur du peuple*, où il interprète un prof d'histoire qui se retrouve propulsé président de la République. Coup de force qui va se déployer en trois saisons et 51 épisodes entre 2015 et 2019, avec une confusion crescendo entre le rôle et la réalité, Zelensky glissant de l'un à l'autre avec une telle aisance qu'il pense précisément la troisième saison dans la trajectoire d'une campagne électorale qui va le hisser à la tête du pays à travers une courbe asymptotique fusionnant l'audimat et les suffrages électoraux, lessivant Porochenko au terme

d'un hallucinant débat dans un stade plein à craquer. Sur plus de deux heures, le doc est rempli d'images assez dingues de vulgarité télé, de sorties de routes par le gag de trop (avec clichés antisémites ou homophobes), d'émancipation vraie ou totalement *fake* par la bonne humeur et un certain décervelage cathodique à la fois amplifiant et contredisant toutes les théories sur la société du spectacle.

Car Zelensky, contrairement à Trump qui est la créature et la caricature de l'univers bidon qui l'a intégralement façonné, reste un personnage fantastiquement attachant et d'autant plus que l'histoire en grande partie, et lui-même par son carriérisme

D.P.



Zelensky, comme un néo-Churchill. PHOTO PARTICULES DOCS

L'EXPO  
DT  
DS  
DC  
I'M COMING OUT

14 FÉVRIER  
17 AOÛT 2025

PHILHARMONIE  
DE PARIS  
MUSÉE DE LA MUSIQUE

MINISTÈRE DE LA CULTURE  
VILLE DE PARIS  
SACEM  
CLIA PAPER  
RATP  
TICKET  
IC  
DÉPARTEMENT  
tsugi  
Korbin  
Rockuptibles  
Inter

L'EXPO DT DS DC I'M COMING OUT

# Dress code: la direction hausse le téton

**En précisant lundi sa politique vestimentaire, avec l'interdiction notamment de la nudité sur les marches pour des raisons de «décence» et de «loi», le Festival fait débat.**

**P**eut-être tout bronzés, mais certainement pas tout nus. Lundi, à la veille de la première montée des marches du 78<sup>e</sup> Festival de Cannes, quelques lignes précisant le dress code en vigueur cette année ont mis le feu au tapis. «Pour des raisons de décence, indique désormais le Festival sur son site, la nudité est interdite sur le tapis rouge. [...] Les équipes d'accueil du Festival seront obligées d'interdire l'accès au tapis rouge à toute personne ne respectant pas ces règles.» Panique à bord dans la presse fashion au taquet pré-red carpet et chez les stylistes surmenés dans les suites des palaces de la Croisette. Adieu donc les «risqué outfits» (à prononcer avec un *french accent*) et les «naked dress» qui ont fleuri ces dernières années lors des événements de gala, culminant aux derniers Grammy Awards avec la robe couleur chair et entièrement transparente de Bianca Censori, accompagnée de Kanye West en garde du corps glauque de sa femme-accessoire. Cet exemple est le plus extrême, mais Cannes a aussi

connu ces dernières années sa propre surenchère de transparence. Rien qu'en 2024, les mannequins Bella Hadid et Natasha Poly s'étaient fait remarquer avec deux robes peu couvrantes, l'une tétons apparents et l'autre en body très échancré. Supposément par peur de se transformer en défilé *camp* façon Met Gala ou pour rappeler que merde, on est quand même là pour le cinéma, le Festival a donc décidé de serrer la vis. Outre que la team *Libé* est désormais prévenue de laisser ses combis résilles au placard,

la démarche interroge : comment juge-t-on de la «décence» d'un vêtement, n'est-ce pas juste une énième manière de policer les tenues des femmes?

Les polémiques fringues à Cannes sont en effet généralement très genrées. En 2015, un groupe de femmes s'étaient vu refuser l'entrée de la projection du *Carol* de Todd Haynes pour port de chaussures plates. Après un article de *Screen* et une bonne vieille levée de boucliers, Thierry Frémaux avait démenti l'existence d'une

règle tacite selon laquelle les femmes devaient absolument être perchées sur des talons hauts pour accéder aux marches – ce qui n'empêche pas l'incident de s'être reproduit depuis. En guise de protestation, Kristen Stewart s'était déchaussée en 2018 sur le tapis rouge, finissant l'ascension talons à la main.

## Tote bags

Depuis, le Festival a précisé parmi ses exigences de tenues le port de «chaussures et sandales élégantes avec ou sans talon (pas de baskets)». Mais comme «décente», le mot «élégante» a cet inconvénient qu'il est totalement sujet à interprétation : qui aura le dernier mot pour juger si telle ou telle robe est trop peu couvrante ? Y a-t-il un nombre de centimètres minimum pour être considérée dans les clous de l'élégance et de la décence ? Qui sera effectivement sanctionné ? Les égéries des marques partenaires du Festival, comme L'Oréal ou Chopard, risquent-elles vraiment d'être refoulées manu militari en cas de styliste trop audacieux ? Et se pointer sans chemise sous la veste, comme Omar Sy et Pierre Niney l'an dernier,



Jennifer Lawrence, en 2023, en tongs. STÉPHANE CARDINALE. CORBIS. GETTY

sera-t-il considéré aussi comme de la nudité ?

«Cette année, le Festival de Cannes explicite dans sa charte des règles déjà appliquées de longue date, justifie auprès de *Libération* le Festival de Cannes. Il ne s'agit pas

de réglementer les tenues vestimentaires mais d'interdire la nudité totale (c'est-à-dire l'absence de vêtement) sur le tapis rouge, dans le respect du cadre institutionnel de l'événement et de la loi française.» Sont également frappés d'in-

terdiction : les «grands sacs», les tote bags – on se demande s'il y en avait beaucoup en projo de gala – et les «sacs à dos» (techniquement, ça laisse le champ libre aux bananes). Mais aussi les tenues trop volumineuses, qui pourraient «entraver la circulation des invités ou compliquer leur installation en salle».

## «Patriarcale»

Première victime collatérale, la jurée Halle Berry, qui a dû revoir sa tenue pour la cérémonie d'ouverture pour cause de traîne trop longue selon le nouveau dress code, mais qui juge que «la partie relative à la nudité est sans doute une bonne règle». La styliste Karla Welch, qui habille notamment à Cannes sa conceuse du jury Alba Rohrwacher, a quant à elle dénoncé sur Instagram une décision «ennuyeuse et patriarcale et nulle». Reste à trouver une championne qui acceptera pour la cause de fouler le tapis rouge habillée seulement d'un tote bag. Kristen Stewart, si tu nous lis.

CAMILLE PAIX



Natasha Poly en 2024.



Kristen Stewart se met pieds nus en 2018.



Bella Hadid en 2024. PHOTOS AFP

## Annonces légales

legales-libe@teamedia.fr 01 87 39 84 00

Liberation est officiellement habilité pour l'année 2025 pour la publication des annonces légales et judiciaires par arrêté de chaque préfet concerné dans les départements 75/93/94 pour le print. Et pour le digital 13/99/75/78/91/93/94. La tarification au caractère (espace inclus) des annonces judiciaires et légales est définie par l'arrêté du ministère de la Culture et de la Communication du 22 décembre 2024. La tarification est la suivante pour les départements d'habilitation de LIBERATION : Constitution de sociétés civiles et commerciales : tarif forfaitaire : Société anonyme (SA) 395€ HT - Société par actions simplifiée (SAS) 197€ HT - Société par actions simplifiée unipersonnelle (SASU) 141€ HT - Société en nom collectif (SNC) 218€ HT - Société à responsabilité limitée (SARL) 147€ HT - Société à responsabilité limitée unipersonnelle (dite « en entreprise unipersonnelle à responsabilité limitée », EURL) 123€ HT. CLOTURE de sociétés civiles ou commerciales : 110 € HT. LES TARIFS annonces légales au caractères (espace inclus) Hors constitutions et nominations des liquidateurs, clôtures : 75/94/93 (0,237 € HT).

## Avis divers

### LES CONGES SPECTACLES

Association Loi 1901  
74 rue Jean Bleuzen 92170 Vanves

Les membres de l'Association sont convoqués à l'Assemblée générale ordinaire qui se tiendra le Jeudi 19 juin 2025 à 14h30 En mixte (présentiel au siège social avec la possibilité de se connecter en visioconférence)

Avec l'ordre du jour suivant :  
1. Rapport annuel du Conseil d'administration sur l'exercice 2024 ;  
2. Comptes annuels 2024 et affectation du résultat ;  
3. Rapports du Commissaire aux comptes ;  
4. Approbation du Règlement du régime ;  
5. Résolutions ;  
6. Questions diverses.  
Les projets de comptes, de rapports et de résolutions sont consultables sur le site [www.auditiens.org](http://www.auditiens.org).

La Présidente du Conseil d'administration,  
Laurence RAOUl

**Liberation**  
est habilité pour toutes vos ANNONCES LÉGALES sur les départements 75-93-94 de 9h à 18h au 01 87 39 84 00 ou par mail legales-libe@teamedia.fr

## 93 SEINE-SAINT-DENIS

### Divers société

OH LA COMPAGNIE SARL au capital de 1000 € Siège social : 11 Rue des Bruyères 93260 Les Lilas 850 111 758 RCS de Bobigny Aux termes de l'AGE en date du 31/12/2024 les associés ont approuvé les comptes de liquidation, donné quitus au liquidateur, M. SMAGGHE Damien, demeurant 11 Rue des Bruyères 93260 Les Lilas pour sa gestion et l'a déchargé de son mandat, et constaté la clôture des opérations de liquidation à compter du même jour. Les comptes de clôture seront déposés au greffe du tribunal de commerce de Bobigny. Radiation au RCS de Bobigny

## Répertoire

annonces@teamedia.fr

01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

## twoday

L'agence de rencontres sérieuses  
Paris - Lucile ALAZARD



07 86 80 83 66  
[twoday-paris.fr](http://twoday-paris.fr)

Retrouvez tous les jours les bonnes adresses de **Liberation**  
Cours, magasins, restaurants, hôtels, loisirs, divertissement, etc.  
Contactez-nous, 01 87 39 80 20 ou [repertoire-libe@teamedia.fr](mailto:repertoire-libe@teamedia.fr)

## Disquaire achète au meilleur Prix

### DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD TOUS STYLES TOUTES QUANTITES

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

### Gros Stocks et Collections

### Contactez-nous 07 69 90 54 24

### MATÉRIEL AUDIO

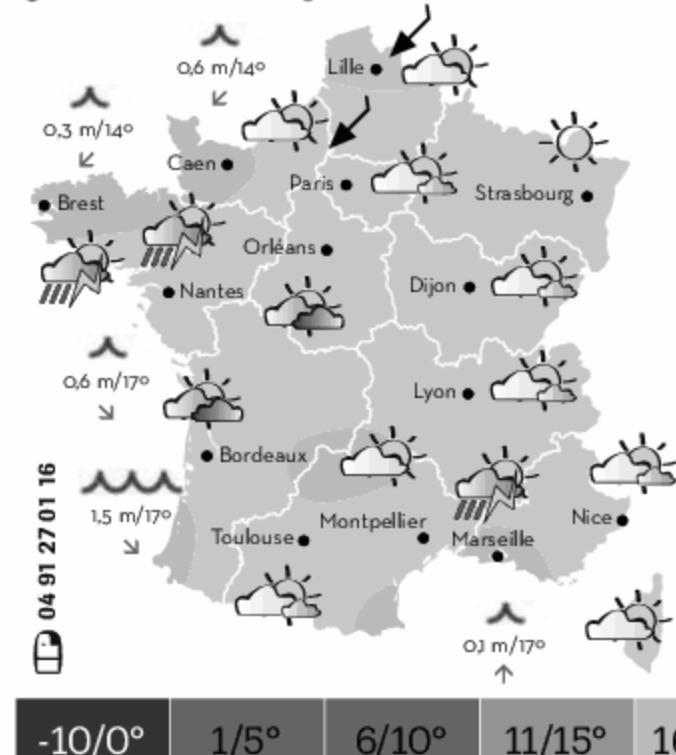
Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles  
Déplacement en France avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

### Réponse très rapide PAIEMENT CASH

## MERCREDI 14

Le beau temps gagne une grande partie du pays avec du soleil.

**L'APRÈS-MIDI** Le beau temps très printanier s'impose sur un grand quart Nord-Est avec des températures de 22 à 25 °C. Dans l'Ouest et le Sud, un peu d'instabilité persiste avec encore quelques averses orageuses localisées. Les températures sont généralement comprises entre 18 et 23 °C.



-10/0°	1/5°	6/10°	11/15°	16/20°	21/25°	26/30°	31/35°	36/40°
Soleil	Éclaircies	Nuageux	Pluie	Couvert	Orage	Pluie/neige	Neige	



www.lachainemeteo.com  
vos prévisions gratuites à 15 jours

FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	11	24	Lyon	10	22	Alger	14	18
Caen	10	19	Bordeaux	11	23	Berlin	12	22
Brest	10	18	Toulouse	11	22	Bruxelles	12	25
Nantes	11	23	Montpellier	12	22	Jérusalem	15	22
Paris	12	25	Marseille	11	22	Londres	10	22
Strasbourg	10	24	Nice	14	20	Madrid	10	18
Dijon	11	25	Ajaccio	11	21	New York	15	17

## Liberation

www.liberation.fr  
113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
tél. : 01 88 47 98 80  
contact@liberation.fr

### Édité par la SARL

### Liberation

SARL au capital

de 23 243 662 €

113, avenue de Choisy,

75013 Paris

RCS Paris : 382.028.199

**Principal actionnaire**  
Presse Indépendante SAS

### Cogérants

Dov Alfon,

Amandine Bascoul-Romeu

### Directeur de la publication

Dov Alfon

### Directeur de la rédaction

Dov Alfon

### Directeur délégué de la rédaction

Paul Quinio

### Directrices adjointes de la rédaction

Stéphanie Aubert,

Hamdam Mostafavi,

Lauren Provost,

Alexandra Schwartzbrod

### Directeur artistique

Nicolas Valoteau

### Rédacteurs en chef

Michel Beccuembois

(spécialiste), Laure Bretton,

Gilles Dhers (pilotes web),

Christian Losson

(enquête),

Eve Roger (actu)

### Rédacteurs en chef adjoints

Lilian Alemagna (France),

Anne-Laure Barret

(environnement),

Lionel Charrier (photo),

Cécile Daumas (L.),

Sonia Delesalle-Stolper

(monde), Fabrice Drouzy

(suppléments),

Yoann Duval (forums),

Matthieu Ecoiffier (idées),

Quentin Girard

(modes de vie),

Cédric Mathiot

(checknews),

Camélia Paugam (actu),

Didier Péron (culture)

### ABONNEMENTS

Site : abo.liberation.fr

abonnement@liberation.fr

tarif abonnement 1 an

France métropolitaine : 384€

tél. : 01 55 56 71 40

### PUBLICITÉ

#### Libé plus

113, avenue de Choisy,

75013 Paris

publicite@liberation.fr

### PETITES ANNONCES & CARNET

10, bd de Grenelle

75015 Paris

tél. : 01 87 39 80 20

annonces@teamedia.fr

### IMPRESSION

Midi Print (Gallargues),

POP (La Courneuve),

Nancy Print (Jarville),

CILA (Héric)

Imprimé en France

**ACPM**

LE TRI + FACILE

www.acpm.fr

Membre de l'ACPM.

CPPAP: 1125 C 80064.

ISSN 0335-1793.

### Origine du papier:

France

### Taux de fibres recyclées:

100 % Papier détenteur de

l'Eco-label européen

N° FI/37/01

### Indicateur d'eutrophisation:

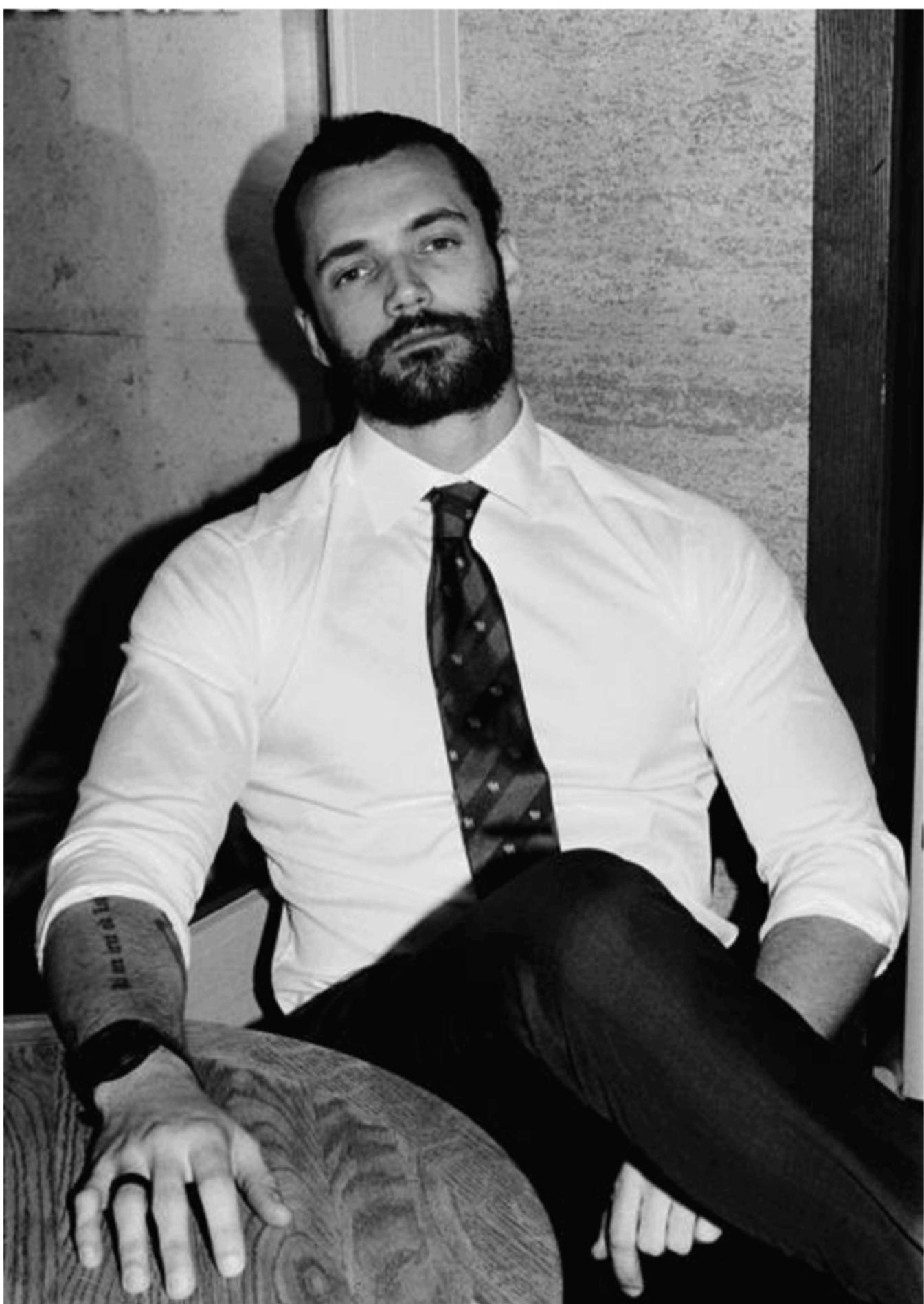
PTot 0.009 kg/t de papier

La responsabilité du journal ne saurait être

engagée en cas de non-restitution de documents.

# Napo baby

**Louis Sarkozy** Admirateur de Napoléon, le fils de l'ancien président se multiplie dans les médias et rêve de se forger un destin politique à droite.



I donne du «chère madame, très honoré», s'incline en garçon bien élevé, sourire nickel, rangé en fines perles, pectoraux gonflés dans la chemise immaculée. Et d'entrée de jeu, une droite: «Libé, tout de même, quel torchon wokiste...» Jamais lu, admet-il, peu gêné mais curieux d'apprendre que le journal compte, en son sein, Philippe Lançon, l'orfèvre du *Lambeau*, rescapé du massacre de *Charlie Hebdo*: «Ah, Charlie, j'adore, fondamental dans la culture française.» Il est 15 heures, il n'a pas déjeuné, passe commande: coca, club-sandwich, frites, finement dorées dans ce bar d'hôtel proche de l'Etoile. «Putain, j'ai la dalle», s'étire-t-il, l'œil bleu coquinou s'assurant, si la journaliste est débile, que l'ambitieuse allusion est comprise.

Quel héritier collector! Louis Sarkozy entre en scène au moment où son père s'éclipse, bracelet électronique au pied. Il l'adule, ne cesse de lui rendre hommage, c'est plus cruel encore. Sans doute ne le voit-il pas. Lui est dans son trip. Il a 28 ans. Il veut tout bouffer. Il a la distinction de sa mère, Cécilia. Mais il est le fils de Nicolas, aussi culotté, affectif, animal, tout pareil, la cuisse qui palpite sous la table et le verbe goulu de citations, de Marc Aurèle à Zweig, «ce génie qui m'a dépu-celé». Sa droite est plus corsée. Il veut réduire à la hache le défi-

## LE PORTRAIT

cit, transformer la France «en machine à assimiler», renvoyer les étrangers rétifs, et les délinquants à l'armée. «Si j'étais aux manettes, je brûlerais l'ambassade [d'Algérie]», a-t-il osé, pas mécontent de récolter trois plaintes en diffamation, dont une de l'Etat algérien. Il admet ne pas être éloigné des idées du RN, «sauf en économie, ce sont des étatistes», mais n'a jamais songé s'en approcher: «Vous imaginez... ce parti que mon père a tant combattu.» Il rêve de s'emplafonner, à l'antenne, Jordan Bardella. Ça viendra puisque «Sarko junior» électrise les médias, célébré partout ces jours-ci, du

*Figaro Magazine* à *Point de vue*, sur RTL, Brut, BFM, LCI où il débat le samedi avec l'ex-insoumise Raquel Garrido qui observe son ascension médusée: «Louis Sarkozy est traité comme le dauphin, interrogé sur les affaires du monde, avec une complaisance qui en dit long sur notre monarchie présidentielle.» Lui-même, parfois, hallucine. Il s'en lèche les frites, avec un jet de Ketchup: «Je les excite tous, je les rends fous!» Qu'a-t-il fait pour mériter ça? Un ouvrage: *Napoléon Bonaparte, l'empire des livres*, tout juste publié en France après une sortie aux Etats-Unis. Il fallait oser, se sentir légitime après ces milliers d'écrits sur l'empereur... «Chère madame, oui mon nom est un lubrifiant social. Mais au fond, qui est légitime? Napoléon

était-il légitime pour prendre la tête de l'armée?» Provoc, mais pas seulement. Louis Sarkozy s'imagine sérieusement un grand destin. Il a d'abord songé à briller dans l'armée américaine, sa mère l'ayant exilé en 2007 à New York, avec son nouveau mari, le communicant Richard Attias. A l'époque, c'était un petit garçon potelé, craintif, couvé par des officiers de sécurité devenus des amis pour la vie. Le divorce des parents fut un tsunami, évoqué à mots pesés: «Le souvenir des portes qui claquent.» Pause, voix guttural: «Surtout, un sentiment d'insécurité, et tout ce cirque médiatique, ces singes...» Il s'est réfugié dans le monde militaire, a demandé qu'on l'inscrive à 14 ans, à la Valley Forge Academy, une école de préparation à l'armée située en Pennsylvanie, 50 000 dollars (45 000 euros) l'année. Mais il n'a pu faire carrière dans les forces américaines. «On m'a fait comprendre qu'avec mon pedigree, il y aurait toujours des soupçons d'ingérence étrangère.» Blocage, malgré les tentatives d'intervention de ses parents à Washington.

Alors il a étudié l'histoire et la philosophie à l'université de New York, il a été consultant, banquier, développeur, avec un copain, d'un business de mocassins. Puis il a conçu, comme un instrument de conquête, son ouvrage. «C'est bon Napoléon, quand on veut faire de la politique, non?» Il a trouvé son angle, raconter Bonaparte pas ses livres favoris. Il a tout lu, consulté les archives, les spécialistes, dont Thierry Lentz, le directeur de la fondation Napoléon, admiratif de sa méticulosité: «Louis Sarkozy a établi des ponts que personne n'avait faits.» Il a même emmené à Waterloo sa délicate épouse, Natali Husic, une Yougoslave de quatre ans son aînée, diplômée de Georgetown, grande à Kinshasa, où son père fait des affaires. «C'est pas toujours fun la vie avec Louis, sourit-elle. Il parle non-stop d'histoire, de guerres, il doit lire chaque jour, comme il fait son sport, sinon il est mal. Il me fait regarder des discours de Churchill, de De Gaulle, de son père...» L'héritier n'est «pas du tout déconstruit», mais fleur bleue. Il a demandé sa main, avec un diamant caché dans un donut, au retour d'un mois à l'école militaire de Coëtquidan, effectué en 2019, pour devenir réserviste. Noces princières à Gordes, avec, en cadeau des parents, une maison dans le Maryland, assez vaste pour leurs deux chiens, sa collection d'armes à lui, sa bibliothèque, son pick-up, sa moto. Il y a un an, livre achevé, Louis Sarkozy a textoté à ses amis: «Le cap psychologique est franchi, on rentre en France!»

Atterrissage de rêve dans un bel appartement haussmannien près du Trocadéro. Premiers articles dans *le Figaro*. Le directeur de *Valeurs actuelles*, Tugdual Denis, l'a embauché comme chroniqueur, la star de LCI, Darius Rochebin, comme commentateur pour les élections américaines où «Sarko junior» s'est révélé, par ses analyses –pro-Trump– dont désormais il se distancie. Le propriétaire de la chaîne, Martin Bouygues, son parrain, n'eut même pas à intervenir. «Je ne l'avais pas vu depuis quinze ans, c'est moi qui l'ai appelé pour le prévenir.» Il a décliné un contrat sur CNews et Europe 1, malgré l'insistance de Vincent Bolloré et de Cyril Hanouna, son «pote».

Louis Sarkozy peut marquer quelques distances avec son père. Il n'a pas été soutenu à son procès, comme ses frères, tout en clamant la fierté de porter son nom. Lui se dit plus pro-Ukraine, favorable à la légalisation du cannabis. Il cultive son propre clan, des trentenaires affutés, son éditeur Arthur Chevallier, l'ex-conseillère de l'Elysée, Anastasia Colosimo, l'avocat Charles Consigny. Mais il exploite à fond le réseau de papa, ravi d'être invité place Beauvau, par Retailleau, à qui il a consacré son premier podcast, à l'hôtel de Brienne par Lecornu, et reçu par tous les LR Wauquiez, Bertrand, Lisnard... sans oublier Dati, son «idole». A tous, il a signifié qu'il cherchait un fief à conquérir pour les municipales, plus facile que Neuilly, son idée première. Christian Estrosi, l'édile de Nice, lui a suggéré Menton: «La ville n'a pas d'héritier, Louis a une stature, il aime les gens, je lui ai dit que je l'aiderais.» Aussitôt, «Sarko junior» a loué un appartement sur place, vendu à sa femme enceinte la dolce vita sur la Riviera. Il caresse les tatouages de son avant-bras, son Baron Samedi, «maître des cimetières», et la hache antique, «un fasces», symbole de l'autorité suprême: «La France est en décomposition, ça sent la mort, c'est pour ça que je suis là.»

Par **SOPHIE DES DÉSERTS**  
Photo **ROMY ALIZÉE**